Rencontres Magnériennes



Cercle International Richard Wagner



N° 364

Octobre - Décembre 2024



Bayreuth 2024, *Tristan et Isolde*, acte I Camilla Nylund (Isolde).

Siège social : 198 rue de l'École-Normale 33200 Bordeaux - **☎** 06 41 40 04 74 - Courriel : rwb@warcana.fr IBAN : FR81 2004 1010 0102 0988 3C02 255

NOS PROCHAINES RENCONTRES

- Samedi 19 octobre 2024 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
 « Le festival de Bayreuth 2024 », par Michel Casse
- Samedi 23 novembre 2024 à 15 heures au GTB, foyer Lalande : « Quelques œuvres pour piano de Wagner », par Michel Casse.
- Samedi 14 décembre 2024 à 16 heures à l'hôtel lbis :

Assemblée générale avec élection du bureau.

Les membres intéressés pour faire partie du bureau sont invités à signaler leur candidature auprès du président de l'association (à l'adresse Internet ou au numéro de téléphone indiqués en couverture).

Toutes les bonnes volontés sont les bienvenues.

La réunion se clôturera par un buffet convivial.

(Bulletin d'inscription au buffet joint, à renvoyer au plus tard le 23 novembre 2024.)

- Samedi 11 janvier 2025 à 15 heures au GTB, foyer Lalande : « Arrigo Boïto, librettiste de Wagner et compositeur », par Michel Pellerin
- Samedi 22 février 2025 à 15 heures au GTB, foyer Lalande : « Pierre Boulez et Wagner », par Robert Pierron
- Samedi 12 avril 2025 à 15 heures au GTB, foyer Lalande : « Gabriel Fauré et Wagner », par Michel Casse
- Samedi 24 mai 2025 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
 « Hortense Schneider, la « Nana » bordelaise d'Offenbach », par Michel Casse
- Juin 2025 (date et lieu à préciser) : Séance de fin d'année avec projection d'un opéra.

COTISATIONS 2024-2025

Pensez à vous acquitter dès à présent de votre cotisation pour la saison 2024 - 2025 (50 € minimum, 90 € pour les couples) en envoyant votre chèque à notre trésorier : Hubert Lenoir, 198 rue de l'École-Normale 33200 Bordeaux. ou lors de notre première réunion.

Merci.

BAYREUTH 2025

Comme l'année dernière, l'Association internatioLe programme du prochain festival comprend 2 cycles du *Ring* (même équipe que cette année), 7 représentations des *Maîtres chanteurs de Nuremberg* (nouvelle mise en scène de Matthias Davids, direction Daniele Gatti, avec Georg Zeppenfeld en Sachs, et Michael Spyres en Walther von Stolzing), 5 représentations de *Tristan et Isolde* (même équipe que cette année, où c'était une nouvelle production), 5 représentations de *Parsifal* (avec ou sans lunettes de réalité virtuelle, production créée l'année dernière), 4 représentations de *Lohengrin* (reprise de la dernière production « bleue » avec le pylone électrique, sous la direction de Christian Thielemanns, s'il est rétabli de ses actuels problèmes de santé).

Si vous êtes intéressés par des places, il vous faut impérativement passer par l'intermédiaire du président des Rencontres Wagnériennes qui transmettra la commande groupée avant le 9 octobre 2024.

Vous trouverez toutes les informations relatives aux distributions prévues (mais seront-elles celles que l'on verra réellement sur scène l'été prochain ?) sur le site du festival : www.bayreuther-festspiele. de/en/programme/programme/ .

CONGRÈS DE STOCKHOLM

Le congrès 2025 de l'Association internationale des Cercles Richard Wagner, prévu à Stockholm à la fin du premier semestre, est annulé. Le prochain congrès, en 2026, aura lieu à Cologne.

WAGNER IL Y A 150 ANS

FIN DE LA TÉTRALOGIE.

Suite de la chronique wagnérienne à cent cinquante ans de distance.

Richard Wagner détaille son projet de festival au roi Louis II et lui décrit son quotidien à Bayreuth.

Il prépare le festival et les répétitions de l'année prochaine, écrit beaucoup à ses artistes.

Ses relations avec ses décorateurs ne sont pas toujours paisibles.

Il veille également à ses intérêts et correspond régulièrement avec le représentant de son éditeur.

Toujours dépensier, il parvient malgré tout à mettre un point final à son œuvre de vingt ans :

la Tétralogie, L'Anneau du Nibelung, est enfin achevée.

La vie familiale suit son cours, avec ses anniversaires. Cosima songe à envoyer les aînées au pensionnat, écrit à ce sujet à leur père, qui lui répond. Des décès surviennent dans la famille de Richard.

Extraits du journal de Cosima et lettres choisies nous racontent ce trimestre...

Jeudi 1er octobre 1874

« Premier jour d'école pour Boni. Je travaille avec Lusch. (1) R. termine les sept pages de sa longue lettre au Roi, ensuite, il se remet au travail. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, au roi Louis II de Bavière, à Hohenschwangau, du jeudi 1er octobre 1874.

« Mon ami envoyé de Dieu, suprêmement aimé et adoré.

Mon Seigneur et mon Roi plein de grâces.

Le rayon a encore pénétré jusqu'à moi, la colombe est descendue pour fortifier à nouveau la puissance de mon esprit. Oui, ce que votre sainte puissance d'amour a protégé prospère, et voici l'expression de la gratitude qui vous est due.

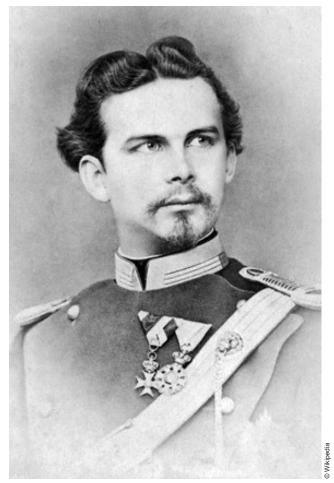
Ma vie prospère, mon œuvre prospère, car toutes les détresses parmi lesquelles elles doivent s'épanouir sont transformées par la puissance de votre amour, en illusions, qui se dissolvent dans l'espace. Merci de votre douce réponse à la discrète question que je vous posais afin de savoir si les détails de la mise en œuvre de la grande entreprise qui doit à votre faveur sa naissance ainsi que sa renaissance vous touchent. Profondément heureux de votre aimable commandement, je vous envoie mon rapport. Mon Roi, c'est grâce à votre bonté infinie qu'il m'a été possible de mettre en train, à l'entrée du deuxième quartier de cette année, les commandes nécessaires pour les installations scéniques et les décors.

Comme je ne pouvais avoir affaire pour cela qu'à des artistes occupés à l'extérieur, il m'a fallu organiser ici une rencontre entre eux et mes conseillers administratifs et celle-ci n'a pu avoir lieu qu'en avril dernier.

Je consacrai par cette rencontre et les discussions qui y étaient liées, ma nouvelle maison, ce don de votre générosité. Je m'y installai ce jour-là avec ma famille et j'y dormis, après la conclusion des accords, ma première nuit.

Il ressortait de ces entretiens qu'il était dès lors impossible de terminer pour l'année prochaine les travaux nécessaires et que les représentations ne pouvaient être fixées que pour l'année 1876. Pour les travaux eux-mêmes, on convint de l'arrangement qui suit : mon principal assistant et conseiller, pour toutes les parties pratiques de l'entreprise, a été dès le début le scénographe génial de Darmstadt, Karl Brandt Il m'a aidé à trouver les architectes pour l'exécution extraordinairement difficile de la construc-





Le roi Louis II de Bavière vers 1874.

tion, mais il a été dès le début embarrassé pour me trouver l'homme indiqué pour l'exécution des décors, car il s'agissait d'une véritable invention dans un style nouveau et non d'une adroite production à la manière de l'habituelle peinture décorative des théâtres.

Le hasard d'une rencontre me fit trouver l'homme qu'il me fallait. Le peintre J. Hoffmann à Vienne avait, bien qu'il ne se fût jamais occupé de décoration, ébauché et peint pour l'ouverture du nouveau théâtre de Vienne, deux décors pour la Flûte enchantée et pour le Freischutz (qui ont été reconnus de tous côtés comme excellents). Il s'est depuis entièrement retiré du théâtre. Je l'avais invité au début de l'année dernière à dessiner des esquisses pour toutes les parties de mon œuvre qu'il termina à l'automne et qu'il me montra à cette époque.

Et non seulement moi, mais tous et notamment les connaisseurs les plus avertis auxquels il les a



Finale de *L'Or du Rhin*. Esquisse de Josef Hoffmann.

présentés à Vienne, avons été satisfaits au plus haut degré de ses travaux. Il nous fallut admirer, parmi ses tâches les plus difficiles, l'apparition du Walhall, le Burg des dieux, dans le *Rheingold*, une invention vraiment géniale. Mais comme cet artiste ne possède ni ateliers ni collaborateurs pour la peinture des décors et qu'ici il lui aurait fallu tout se procurer à nouveau, nous nous sommes mis d'accord avec lui pour confier l'exécution des décors, sous sa direction, aux frères Brückner sur lesquels Brandt nous avait donné les meilleures références.

Ceux-ci possèdent des ateliers suffisants, et nous mettrons par surcroît à leur disposition, pour l'exécution des grandes et indivisibles perspectives, un atelier provisoire construit par nos soins à proximité du Théâtre des Fêtes. Eux aussi ont assisté à cette conférence et il a été conclu, avec eux et Brandt, des accords qui ont été présentés à votre Royal secrétariat et qui ne vous sont peut-être pas inconnus. Par suite de ces accords, les décors les plus difficiles et les plus compliqués scéniquement doivent être livrés le 1er août de l'année prochaine (1875), tandis que les autres devront être en place et à notre entière disposition le 1er mai 1876.

J'ai donc, d'après cela, établi pour les parties dramatiques et musicales de la représentation le plan suivant, qui devra être irrévocablement suivi et maintenu.

Les chanteurs devront être choisis par moi au cours de l'année 1874, et devront déjà être assemblés l'année prochaine pendant les mois de juillet et d'août, pour étudier leurs rôles d'abord au piano, et ensuite sur la scène déjà équipée des décors les plus importants. Ils devront ainsi connaître leurs tâches assez à fond pour passer directement, l'année suivante, aux répétitions générales. Je ne puis accepter aucun chanteur qui ne puisse être à mon entière disposition pendant les deux mois en question, de l'année 1875, ainsi que pour les trois mois de juin, juillet, août 1876.

Car, en cette année 1876, il faudra débuter directement avec les répétitions générales des quatre soirées. Je pense en exerçant jour après jour mon personnel avec l'orchestre, la machinerie et les éclairages, arriver à un point qui me permette de laisser se dérouler pendant le mois d'août les trois représentations intégrales. Celles-ci devront se succéder dans les deuxième, troisième et quatrième semaines du mois. Chaque samedi, le prologue du *Rheingold* sera monté, tandis que les trois œuvres principales seront jouées les jours suivants. Chaque

représentation commencera à 4 heures de l'aprèsmidi : le deuxième acte suivra à 6 heures, le troisième à 8 heures, de façon à ce qu'il y ait entre chaque acte un important intervalle de repos que les auditeurs pourront employer à se disperser dans les jardins entourant le théâtre et à consommer des rafraîchissements à l'air libre, et dans une région agréable.

Ils pourront ensuite se rassembler à nouveau, tout rafraîchis. dans la salle, à l'appel des cors, résonnant des hauteurs du théâtre, avec la même réceptivité qu'au premier acte.

Je pense que le coucher du soleil créera avant le dernier acte une atmosphère particulièrement émouvante.

Voici les principaux caractères du plan des représentations (ce que j'ai pu faire pour sa réalisation au cours de l'été déjà écoulé, a consisté à inviter à me visiter dans Bayreuth, autant que leurs occupations leur en laissaient le temps, les chanteurs et les chanteuses dont j'avais à faire une plus ample connaissance). J'ai eu le plaisir de constater que tous sont venus volontiers.

Les artistes les plus marquants ont attiré mon attention sur certains de leurs confrères qui m'étaient encore inconnus et qu'ils ont incités à me rendre visite. Et c'est ainsi que les meilleurs chanteurs dramatiques de l'Allemagne se sont présentés devant moi. Je n'ai dû négliger que ceux qui ne pouvaient disposer de vacances suffisantes au cours des prochaines années.

Mais tous ont déclaré qu'ils considéraient uniquement comme un honneur leur collaboration, et qu'ils renonçaient à tout gain et à tout dédommagement, pour les représentations.

J'ai pu ainsi distribuer à la perfection presque tous les rôles de mon ouvrage, et j'ai pu songer, non seulement à des dons vocalement et dramatiquement bons, mais aussi à l'aspect physique.

Mes dieux, mes géants et mes héros, sont tous d'une stature remarquable, et quand un géant de ce genre débarque à la gare on dit aussitôt : « Voilà encore un *Niebelung* ».

J'ai été. par surcroît, bien heureux de trouver en la personne du chanteur Hill de Schwerin, (1) pour le rôle extraordinairement difficile du sauvage et passionné Alberich, un interprète, qui non seulement dépasse tous les autres en intensité dramatique, mais qui est aussi particulièrement adapté par sa médiocre stature à incarner le frère de Mime.

Je me suis par contre adressé pour Mime à un membre de l'Opéra de Munich. Schlosser, mon excellent David des *Maîtres chanteurs*. L'immense rôle de Wotan a été tenu à mon entière satisfaction par Betz. (3) Hagen sera incomparablement interprété par Scaria (4) de Vienne.

Niemann, qui s'est mis depuis plusieurs années, dans un sentiment vraiment émouvant de remords, à mon entière disposition, se chargera de Siegmund

⁽¹⁾ Karl Hill (Idstein, au nord de Wiesbaden, 9 mai 1831 - Schwerin, 12 janvier 1893). Il avait fait ses débuts à Schwerin en 1868. (2) Max Carl Schlosser (Amberg, Bavière, 17 octobre 1835 - Utting am Ammersee, Bavière, 2 septembre 1916). Après avoir chanté l'opérette sans grand succès, il se retira et devint boulanger avant de reprendre sa carrière en 1868 à Munich, où il resta dans la troupe jusqu'en 1904. Il termina sa carrière comme baryton. (3) Frantz Betz (Mayence, 19 mars 1835 - Berlin, 11 août 1906). Il avait débuté dans le héraut de Lohengrin à Hanovre en 1856. Créateur du rôle de Hans Sachs qu'il chanta plus de cent fois. (4) Emil Scaria (Graz, Autriche, 18 septembre 1838 - Blasewitz, auj. Quartier de Dresde, 23 juillet 1886). Il ne chantera finalement pas à Bayreuth en 1870, et le rôle de Hagen sera créé par Gustav Siehr (Arnsberg, Westphalie, 17 septembre 1837 - Munich, 18 mai 1896). Il chantait alors à Wiesbaden.

qui est comme écrit pour lui. (1) Il n'existe de Siegfried sur aucun de nos théâtres. Il me faut donc le créer.

Et voici qu'un bienfaisant génie m'a procuré, au moment de la pire détresse, la matière de cette création : un jeune docteur en droit, frais émoulu de Pesth, Herr Glatz, (2) s'est fait présenter à moi l'hiver dernier par mon fidèle Hans Richter. Ce beau jeune homme qu'à Bayreuth on aurait presque pris, grâce à sa stature, pour Sa Majesté de Bavière, elle-même, possède une des plus nobles et des plus puissantes voix de ténor que j'aie jamais entendue. Il est un cavalier, un escrimeur et un danseur accompli et a, par surcroît, une parfaite culture intellectuelle et musicale, et assez de fortune pour n'avoir jamais envisagé de faire du théâtre. Il veut seulement se mettre à ma disposition pour mes représentations solennelles.

Il arrive à partir du mois prochain à Bayreuth pour se consacrer à mon enseignement jusqu'aux représentations.

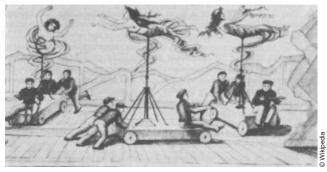
J'ai rencontré de grandes difficultés pour les rôles féminins; enfin la plus grande de toutes a été surmontée par le choix que j'ai fait de Frau Materna (3) de Vienne pour la Brünnhild. Elle seule possède la voix de ce rôle immense. Elle est par surcroît pleine de feu, douée d'une stature héroïque, d'une physionomie extraordinairement expressive et témoigne d'un dévouement vraiment filial pour moi, et pour la cause. Je ne me suis pas encore décidé au sujet de Sieglinde, bien que plusieurs chanteuses aient déjà sollicité ce rôle. Je laisse encore cette question dans l'incertitude, car je veux attendre de voir comment évolueront mes rapports avec l'illustre Suédoise Nielssen. (4)

Elle s'est offerte par l'intermédiaire de son homme d'affaires, le célèbre imprésario Ullmann, en soulignant qu'elle touche 5 000 francs par représentation mais que, pour moi, elle chanterait sans accepter aucun cachet.

Elle est, paraît-il, une chanteuse de toute première qualité, surpasse la fameuse Jenny Lind, et rêve de ma musique. Elle n'a jamais encore chanté en allemand et devrait d'abord s'y adapter, de plus son mari, qui est Français, craint que si sa femme prend part à ces représentations allemandes, elle ne puisse plus jamais chanter à Paris. Je laisse donc pour le moment cet emploi dans l'indécision.

Fricka est déjà parfaitement jouée par Frau Sadler-Grün (5) de Cobourg. Une certaine Frau Oppenheimer (6) de Francfort, majestueuse et très efficace, se charge du rôle très important (tout particulièrement au troisième acte de *Siegfried*) de Frda

Les rôles difficiles des filles du Rhin sont confiés aux deux sœurs Lehmann (premières chanteuses à



Les « machines à nager » des filles du Rhin à Bayreuth en 1876.

Berlin et à Cologne)⁽⁷⁾ ainsi qu'à la contralto Lammert ⁽⁸⁾ de Berlin.

Je puis me fier au courage et aux capacités de ces trois femmes, et je leur distribuerai probablement les rôles des Nornes. (9) Elles s'exerceront dès l'année prochaine dans leurs « machines à nager ». Gutrune et Holda sont parfaitement représentées par un couple de sœurs : les Pauli (de Dessau et de Hanovre). (10)

Même la voix de l'oiseau de la forêt a trouvé chez Fr. König, (11) de Mannheim, un organe merveilleusement approprié. Toutes ces dames doivent aussi se charger des parties des Walküres de façon à ce que je n'aie affaire qu'à de vraies chanteuses dramatiques et non à des choristes empruntées. Pour la composition de l'orchestre il m'a fallu m'en tenir en première ligne à ces théâtres de cour, qui suspendent les trois mois d'été leurs représentations, et garantissent pour autant à leurs musiciens les congés nécessaires.

D'après les renseignements recueillis, il s'agissait des théâtres de Darmstadt, Karlsruhe, Cobourg, Brunswick, Schwerin et Meiningen. Je me suis fait désigner dans les orchestres de ces six théâtres les meilleurs musiciens sous tous les rapports et je pense édifier avec eux les fondements de mon orchestre. Le Kappelmeister Levi m'a demandé récemment pourquoi je ne m'étais pas adressé au Théâtre Royal de Munich. J'ai pu lui répondre que la cause en était la considération qu'il me fallait accorder à la nécessité des congés des musiciens ; ce qui, bien entendu, excluait toute possibilité de s'adresser à Munich. Je l'ai, par contre, assuré que rien ne me serait plus agréable que de le voir m'envoyer de Munich d'efficients musiciens. J'ai pris comme concert-meister le célèbre Wilhelmy. (12) Celuici m'avait demandé comme un honneur particulier de lui accorder cette nomination. Il m'amènera des

⁽¹⁾ Albert Niemann (Erxleben, près de Magdebourg, 15 janvier 1831 - Berlin, 13 janvier 1917). Il chanta Tannhäuser en 1860 à Paris. Il se retira en 1892.

⁽²⁾ Franz Glatz (de son vrain nom Ferenc Gassi, 1850-1896), juriste et ténor au théâtre national hongrois de Budapest. Il ne chantera pas à Bayreuth en 1876.

⁽³⁾ Amalie Materna (Sankt Georgen an der Stiefing, Styrie, Autriche, 10 juillet 1844 - Vienne, 18 janvier 1918). Débuta à Graz en 1865. Retirée en 1894, elle fit une dernière apparition en 1913 en Kundry pour le centenaire de Richard Wagner.

⁽⁴⁾ Christine Nilsson (Sjöabol, Småland, 20 août 1843 - Växjö, Småland, 22 novembre 1921). Avait débuté à Paris en Violetta de La Traviata. Se retira en 1891. Elle ne chanta pas à Bayreuth. (5) Friederike Grün (Mannheim, 14 juin 1836 - ibid., janvier 1917).

Elle avait épousé le pianiste et compositeur russe Login Sadler. (6) Sarah Oppenheimer (Esens, Basse-Saxe, 4 octobre 1844 - Mayence 15 décembre 1906). Débuta à Francfort en 1863. Le 31 décembre 1874, elle épousa le marchand Bernhard Wolf de Mayence et se retira de la scène.

⁽⁷⁾ Lili Lehmann (Wurtzbourg, 24 novembre 1848 - Vienne, 17 mai 1929). Débuta en 1865 dans un des trois garçons de *La Flûte enchantée*. En 1876, à Bayreuth, elle chanta Woglinde, Ortlinde et l'Oiseau de la Forêt.

Marie Lehmann (Hambourg, 15 mai 1851 - Berlin, 19 décembre 1931). Elle débuta à Leipzig en 1867 en Ännchen du *Freischütz*. En 1876, à Bayreuth, elle chanta Wellgunde et Waltraute.

⁽⁸⁾ Minna Lammert (Sondershausen, 16 février 1852 - Berlin, 1821). Elle débuta en 1872 en Léonore de *Fidelio* à Sondershausen. À Bayreuth, en 1876, elle chanta Flosshilde et Rossweisse. (9) Ce qu'il ne fit pas.

⁽¹⁰⁾ Leonore Pauli (née en 1851), soprano à Dessau. Elle épousa un certain Diedicke. Sa sœur, Rosa Pauli (1848-1921), soprano à Hanovre. Épousa Heinrich Vitzthum (1848-1917), harpiste du théâtre de Hanovre, qui sera membre de l'orchestre du festival de Bayreuth; puis le chanteur Franz von Milde. Aucune des deux ne chanta à Bayreuth, ni Gutrune, ni Freya (Holda).

⁽¹¹⁾ Johanna König, soprano à Mannheim. Elle ne chanta pas à Bayreuth.

⁽¹²⁾ August Wilhelmj (Usingen, Hesse, 21 septembre 1845 -Londres, 22 janvier 1908), violoniste prodige et professeur.

artistes particulièrement capables, choisis parmi ses nombreux élèves. J'ai préféré en général des musiciens déjà pourvus d'un emploi, et touchant ainsi pendant leur congé leur traitement, de façon à ce que nous n'ayons à leur régler que des frais de voyage et de séjour, et que le paiement de leurs salaires ne pèse pas trop lourdement sur mes patrons. Au reste, mon orchestre doit servir de modèle à tous les autres. Six harpistes excellents à l'orchestre et un sur la scène me sont assurés.

Cependant une angoisse m'envahit. N'aurais-je pas déjà lassé par l'amplitude des détails énumérés ici mon tout gracieux protecteur ? Malgré cela je me dis que comme il me l'a ordonné je continue et j'affirme à mon auguste bienfaiteur que son généreux exemple paraît agir en tout point d'une manière favorable. Non qu'il ait trouvé des imitateurs ceci ne me paraît guère entrer dans l'esprit de nos princes allemands. Mais grâce au fait indéniable que mon gracieux protecteur loin d'être, comme on l'a répandu, mal disposé pour mon entreprise a, au contraire, résolu de la mener à son terme. Ceci a rétabli la confiance en sa réalisation si méchamment attaquée et mes amis agissants (si peu nombreux) ont pu s'employer avec plus de succès.

Les peintres allemands en renom ont déclaré à un comité fondé à Berlin par ma meilleure protectrice, Mme de Schleinitz, (1) qu'ils étaient prêts à donner tableaux et dessins à une vente aux enchères, au bénéfice de Bayreuth. La vente doit avoir lieu vers novembre et d'après les apparences le résultat ne saurait en être médiocre. Par surcroît on recrute toujours grâce à l'extraordinaire et jeune comtesse Dönhoff, née princesse Camporeale, (2) de Naples, de nouveaux patrons, de sorte que, sous de tels auspices, le courage de mon conseil d'administration tant tracassé se relève. De toutes façons nos yeux demeurent fixés surtout sur la gracieuse image de notre souverain patron.

Il est certain que les frais non couverts encore de l'entreprise ne rentreront grâce à la curiosité extraordinairement éveillée du public riche que peu avant les représentations enfin annoncées. Notre souci essentiel doit être d'atteindre ce moment. Et dans ce sens, notre souverain patron nous assurerait le plus profitable apaisement s'il voulait nous autoriser à faire usage tout d'abord de l'argent du patronat qui doit prochainement rentrer, afin que nous puissions, grâce à cela, régler d'indispensables travaux de terrassement et de consolidation des bâtiments. Nous n'avons, par bonheur, aucune dépense pour le véritable personnel artistique actuellement, et elles seront dans l'avenir bien modestes (étant donné la bonne volonté générale). La salle de spectacle elle-même ne sera décorée qu'à la fin des autres travaux. Nous aurions cependant, pour ce qui touche aux travaux nécessaires que je vous indique, de bien pénibles arriérés s'il nous fallait rembourser dès maintenant l'avance que nous a consentie votre sublime



« L'extraordinaire et jeune comtesse Döhnoff, née princesse Camporeale » vers 1873. Huile sur toile de Franz von Lenbach.

générosité avec l'argent du patronat qui ne rentre que chichement, au lieu de l'employer à ces travaux si variés et si nécessaires.

Il est bien entendu qu'il sera rendu exactement compte à votre secrétariat de la Cour de toute dépense en ce sens jusqu'au moment où le remboursement de l'avance aura à intervenir.

Pardonnez-moi, ami plein de grâces, cette sèche énumération qu'il me faut vous faire. Toute beauté sur cette terre n'existe-t-elle donc qu'en fonction de son combat avec l'inerte matière du réalisme des intérêts! Vous, être unique, savez mieux que tout autre avec quels démons j'aurai dû lutter au cours de ma longue vie pour arracher à ce monde de plomb une terre pour mon idéal éthéré.

Fait d'une étoffe infiniment plus tendre et plus fine que celle dont ont besoin et que réclament tous les autres, je dois pour donner une forme aux créations idéales de mon esprit, lutter d'autant plus rudement avec la brutalité de la matière. Mais Dieu m'a fait de telle façon que je supporterai le combat — et là où je pensais défaillir il m'envoya son Ange.

Et maintenant je réponds à l'aimable question sur ma vie. Vous voulez connaître l'emploi de ma journée ? Voici qui est fait. Pour caractériser ma journée, il me faut aussitôt définir la tendance de ma vie actuelle, qui est d'obtenir du Démon de toute existence terrestre autant de repos et de sérénité d'esprit que possible, afin de me laisser pleinement remplir les devoirs qui me sont assignés, au service du génie de l'humanité avide de rédemption.

Je n'éprouve à propos de la manière dont s'est arrangée ma vie que le grand regret de ne pas être plus jeune de dix ou de quinze années. Tant et tant de choses m'arrivent tellement tard! J'envisage, il est vrai, une longue et robuste existence, car on ne remarque aucun affaiblissement de mes forces

⁽¹⁾ Marie (dite « Mimi ») von Buch (Rome, 22 janvier 1842 - Berlin, 18 mai 1912) avait épousé en 1865 le baron puis comte Alexander von Schleinitz. Elle fut l'une des salonnières allemandes les plus célèbres de la seconde moitié du XIX° siècle et une grande amie et protectrice des Wagner.

⁽²⁾ Maria Anna Zoe Rosalia Beccadelli di Bologna e Acton, (Naples, 6 février 1848) - Rome, 26 janvier 1929), marquise d'Altavilla, princesse de Camporeale. Elle épousa à Lugano le 5 mai 1867 le comte Karl August Dönhoff, diplomate prussien. Divorcée en 1882, mariage annulé par le pape en 1885, elle épousera à Vienne le 9 janvier 1886 le prince Bernhard von Bülow (1849-1929), futur chancelier d'Allemagne de 1900 à 1909.

vitales, et j'apparais comme un miracle sous ce rapport à mes amis. Je sens seulement que j'étais, il y a dix ou quinze ans, le même qu'aujourd'hui et que ce temps passé a été perdu, et ne saurait plus me servir dans l'état béni où je me trouve aujourd'hui, et cela signifie que je voudrais, en supposant même qu'il pourrait m'être accordé une vie encore longue et productive, l'enrichir encore de dix ou quinze années. Et voilà que le Destin, après un mariage stérile de trente années, m'a par surcroît donné un fils. Ce que signifie pour moi de me dire que j'ai un fils est indescriptible. Il est venu au monde comme Siegfried, dans le fracas d'une tempête du destin, mais il est si rayonnant, si calme, si ensoleillé! Il ne ressemble, par l'expression du regard, qu'au Christ-Enfant de la madone de la Sixtine. Il est impossible que plus tard ce fils devienne insignifiant.

Il me faut sourire seulement quand les gens, qui me voient marcher avec cet enfant à mes côtés, assurent qu'il leur semble me voir moi-même, enfant, à mes propres côtés.

Et ma vie a naturellement acquis un tout autre sens. Tous à présent possèdent un domicile, des droits de citoyen, une fortune. Et tout à présent a pour moi un autre sens. Et puis, j'ai une sage épouse qui règle, anime et spiritualise tout pour moi. Elle m'a ôté le poids de la vie quotidienne. Elle veille sur mon repos et me le garde. Elle ne connaît de peine que lorsqu'il lui faut s'apercevoir que tous les troubles ne sauraient être éloignés de moi ; oui, et qu'il doit m'être loisible de souvent me jeter dans un vaste orage d'émotions et d'efforts.

Il en a été ainsi l'été passé, où j'ai dû interpréter moi-même devant chaque chanteur ses propres scènes souvent immenses, avec l'accent le plus passionné.

J'en fus du reste si fortement atteint qu'il me fallut reconnaître et saluer dans la pause qui intervint pour mon délassement, mon unique moyen de salut.

C'est dans des efforts semblables et souvent surhumains auxquels m'expose mon métier, que réside sans doute la cause des souffrances constantes qui me tourmentent, qui hélas me privent souvent de sommeil et contre lesquelles je m'engage toujours dans quelque cure. J'ai pu, pour la première fois cet été, me servir dans ce but de ma propriété. Mon jardin, « ma maison », avec son bain bien organisé, m'ont parfaitement servi à prendre soin de ma santé.

Ce bien que je ne puis nommer mien que grâce à votre générosité vous dira aussi, quand je vous le décrirai, l'ordonnance des journées que j'y vis.

L'espace d'une maison ordinaire et convenable, composée d'un rez-de-chaussée surélevé et d'un étage supérieur, a été distribué par moi de manière à réduire à un minimum d'élévation de plafond l'étage supérieur habité par la famille. J'ai, par contre, destiné aux pièces de l'étage inférieur toute la hauteur du plafond et j'ai comprimé les pièces latérales pour en faire de petites chambres d'amis ; ce qui m'a fait gagner une grande salle qui éveille à présent l'admiration de tous mes visiteurs.

Après m'être baigné et habillé dans les petites pièces du haut et après avoir déjeuné avec ma femme, je descends vers 10 heures dans la grande salle. Celle-ci abrite tous mes biens. Les lambris des murs contiennent ma collection de livres ; nos tableaux y sont suspendus, tout autour des armoires basses renferment nos papiers et nos documents. Là est le piano, ici ma grande table à écrire, avec un beau dessus de marbre de Bayreuth; en face, la table

plus petite de Cosima, — plus loin une table chargée de présents et de souvenirs. Alentour des meubles commodes pour accueillir les nombreux visiteurs. L'ensemble est éclairé par une construction ronde donnant sur le jardin et c'est là que je travaille quand les affaires ne m'en empêchent pas. À 1 heure, on sonne le déjeuner, et on ouvre la porte du hall.

Cette pièce admirée de tous doit son existence aux circonstances qui font que nous n'avions pas besoin d'un large escalier menant aux pièces du haut, puisque jamais des invités ne l'empruntent ; nous avons pu reléguer cet escalier plus étroit et qui nous était seul nécessaire dans une construction plus petite donnant sur la rue. Par contre, l'espace destiné à une plus grande cage d'escalier traversant toute la maison dans le sens de la hauteur, et éclairé par une lumière venant du toit, est devenu un grand hall, encerclé dans le haut par un balcon menant aux chambres familiales.

Le marbre, c'est-à-dire les six statues de Zumbusch, dont autrefois mon gracieux bienfaiteur me fit don, règne ici avec les bustes de ma femme et de moi. Le premier, commandé par moi à un vieil ami, Kietz de Dresde, est parfaitement réussi. Le second est de Zumbusch et a été exécuté pour Cosima, d'après le modèle ordonné par vous.

Sous la galerie s'étend une frise sur fond or avec un motif scandinave représentant un dragon qui est inséré dans les tableaux peints par Echter pour l'Anneau du Niebelung et que mon auguste ami avait



Le buste de Cosima par Gustav Adolph Kietz dans le grand hall (1873).

Bulletin des Rencontres Wagnériennes n° 364 - Page 7

fait exécuter pour moi d'après les fresques de la galerie de la résidence.

À travers le hall, j'atteins avec Cosima ma modeste salle à manger, où je trouve les enfants autour de la table familiale, et où, après que tous ont été caressés comme il se doit, le repas est pris en commun. C'est ici que se décide l'humeur du jour. Si un malaise important, ou une méchante humeur née d'affaires contrariantes ne l'emportent pas, la table familière et enfantine est le plus souvent une source de gaieté. Ce m'est un sentiment infiniment bienfaisant de voir sous la garde attentive de leur mère s'épanouir et se développer aussi parfaitement que le permettent leurs dispositions les enfants de mon pauvre ami Bülow qui pour lui ne représentaient guère qu'un fardeau.

Mon fils est aimé presque avec passion par les enfants qui écoutent les fantaisies spirituelles avec lesquelles il maintient, dans un rire presque perpétuel, cette petite société. Le plus souvent, ceci ne manque pas d'exercer sur moi un heureux effet.

Un regard reconnaissant, profond, élevé sur leur mère, termine alors le gai repas.

Puis le café est pris dans le jardin, le *Bayreuther* Tageblatt (le seul journal que je laisse encore venir dans ma maison et que je lise) est feuilleté, et d'habitude un thème intéressant touchant à l'art, à la philosophie, ou à la vie est traité par moi et par Cosima. Ensuite il est question d'un petit repos après lequel nous vérifions dans la grande salle s'il n'est rien arrivé de la poste ou d'ailleurs. Je suis alors heureux si les mauvaises nouvelles manquent et si je ne trouve à leur place que des poèmes qu'on m'envoie pour être mis en musique, que des traités sur l'art, que je dois faire passer au Roi de Bavière ou des offres de costumes et d'armures pour les Niebelungen, ou bien, ce qui est le plus fréquent, des demandes d'autographes de la part d'amateurs américains ou anglais. Je me suis enfin décidé à ne jamais répondre à des choses de ce genre.

Ma chère femme me libère de toute correspondance, après en avoir conféré avec moi ; ce qui, au reste, dans la plupart des cas n'est plus nécessaire. Si tout est bien je continue un peu le travail de la matinée et parfois j'orchestre encore une page.

Puis nous faisons une promenade, ou si la voiture du « Sonnenwirthes », (2) le seul propriétaire d'un équipage de louage, est libre, nous allons avec les enfants à l'Ermitage, ou à Fantaisie où s'organisent des voyages de découvertes, comme disent les enfants. On visite souvent le Théâtre sur l'aimable colline, devant la ville. L'été passé, il me fallut, pendant un temps assez long, éviter de le faire parce qu'il était continuellement visité par de si nombreux amis que je devais les éviter. Je me réjouis de l'amour que me porte la population bayreuthienne et qui s'exprime de mille façons car tous reconnaissent volontiers la grande animation donnée à leur ville par mon entreprise. On m'a assuré que les étrangers venus ici cet été pour voir le Théâtre se comptent par milliers et que souvent au cours d'une même journée quatre à cinq cents personnes ont visité la construction du futur théâtre des fêtes.

Puis arrive le soir, et à 7 heures un simple repas avec les enfants. À 8 heures, retour avec Cosima dans le hall où nous entreprenons régulièrement une lecture, si nous ne laissons pas nos nombreux hôtes nous rendre visite. Dans ce cas le temps se passe en conversation et en musique. Ces soirées sont une compensation aux travaux désintéressés entrepris depuis longtemps déjà par de jeunes et capables musiciens qui se sont chargés de faire les transcriptions nécessaires aux représentations. Les nouvelles leur parviennent déjà à l'adresse suivante : « Chancellerie des *Niebelungen* » à Bayreuth. Ils sont quatre à présent : un Saxon, Zumpe, qui a déjà dirigé un orchestre, un Hongrois, un Russe, et enfin un Macédonien. (2) Je les forme pour qu'ils deviennent des chefs d'orchestre efficients et voués à mon œuvre. Dans le présent ils doivent m'aider dans tous mes travaux.

Le soir, je laisse mes compagnons faire de la musique et ils prétendent, grâce à cela, apprendre quelque chose de plus que dans les conservatoires et dans les écoles de musique entretenues à tant de frais. Cet été m'a, par surcroît, amené de si nombreuses visites de connaissances anciennes et nouvelles, que j'aurais pu imaginer que le centre du monde se trouvait à Bayreuth.

Ces visiteurs et les bourgeois de Bayreuth sont très satisfaits de voir présentement apposé au mur de ma maison qui donne sur la rue un échafaudage, car ils présument à juste titre que, là où le mur clos et privé de fenêtre les irritait sensiblement, on mettra « quelque chose ». Ma femme a eu en vérité l'excellente idée de faire exécuter un « Sgraffito » (basrelief) par un jeune peintre d'histoire de nos amis, Krausse ⁽³⁾ de Weimar, qui possède à merveille cet art. Le « Sgraffito » représente en un dessin monumental l'œuvre d'art de l'Avenir.

Le mythe germanique en occupe le centre. Comme nous voulions pour cela des physionomies caractéristiques, nous avons pris la tête de feu Ludwig Schnorr. (4) Les corbeaux de Wotan volent vers lui des deux côtés et il annonce le message qu'il vient de recevoir à deux figures de femmes dont l'une — la Tragédie, est à la ressemblance de la Schroeder-Devrient (5) — et l'autre, la Musique, représente la tête et la stature de Cosima. Un petit garçon armé en Siegfried a la tête de mon fils ; il tient la main de sa mère la Musique, et élève jusqu'à elle son regard avec un plaisir mêlé de hardiesse. Je crois que l'ensemble sera réussi et mon auguste ami en recevra aussitôt une reproduction.

L'endroit de la cour qui borde la maison tout planté et entouré de haies contient déjà le socle de granit sur lequel doit s'élever le buste en bronze de l'auteur de ma propriété et de mon bonheur ; cette mise en place offre encore des difficultés. Le buste doit, d'après les proportions de l'ensemble, être deux fois plus grand que nature. Le maître Zumbusch (6) m'a

^{(1) «} L'hôte du Soleil ». L'auberge Zur Sonne (« Au Soleil »), dans le Rennweg, aujourd'hui rue Richard-Wagner, était Georg Renner.

⁽²⁾ Hermann Zumpe (Oppach, Saxe, 9 avril 1850 - Munich, 4 septembre 1903). Il deviendra chef d'orchestre et compositeur.

Anton Seidl (Pest, auj. Budapest, 7 mai 1850 - New York, 28 mars 1898). Il fit ses études à Leipzig, travailla avec Wagner, puis devint chef d'orchestre.

Joseph Rubinstein, pianiste d'origine juive (Starokostiantyniv, aujourd'hui en Ukraine, 8 février 1847 - Lausanne, 15 septembre 1884).

Dimitrios Stergios Lalas (Magarevo, auj. Macédoine du Nord, 1844 ou 1848 - Monastir, 1911), musicien et compositeur grec.

⁽³⁾ Robert Krausse (Weimar, 28 juillet 1834 - Dresde, 5 novembre 1903).

⁽⁴⁾ Ludwig Schnorr von Carolsfeld (Munich, 2 juillet 1836 - Dresde, 21 juillet 14865), ténor, créateur du rôle de Tristan, mort à 29 ans d'une crise d'apoplexie suite à un refroidissement.

⁽⁵⁾ Wilhelmine Schröder-Devrient (Hambourg, 6 décembre 1804 - Cobourg, 26 janvier 1860), cantatrice qui fit une forte impression sur le jeune Wagner à Dresde, notamment en Léonore de *Fidelio*. Il écrivit pour elles les rôles d'Adriano de *Rienzi*, de Senta du *Vaisseau fantôme*, et de Vénus de *Tannhäuser*.

⁽⁶⁾ Caspar Zumbusch (Herzebrock, Rhénanie-du-Nord-Westphalie, 23 novembre 1830 - Rimsting, Bavière, 26 septembre 1915), sculpteur prussien, anobli en 1888.

expliqué qu'il serait plus aisé et moins dispendieux de réaliser le buste en marbre : pour un bronze il faudrait d'abord fondre un autre modèle ; ce qui demanderait beaucoup de temps et de plus grandes dépenses.

Je ne puis, à l'heure qu'il est. me décider à enfermer le buste pendant presque la moitié de l'année, pour le protéger de la rudesse des intempéries, dans un habillage en bois ; ce qui serait inévitable avec un marbre ; — aussi suis-je encore dans l'incertitude, et je contemple en attendant avec tristesse la place demeurée vide.

Quel bonheur si notre très gracieux seigneur pouvait jeter une fois les yeux sur son pauvre Bayreuth! Je le souhaiterais presque afin que ce regard lui fît connaître, à propos de ma maison, la vérité qui est toujours si odieusement défigurée dans les journaux.

Nous avons édifié avec de faibles moyens quelque chose qui étonne tout le monde par son originalité et sa nouveauté.

Et cela, parce que nous avons, entre autres, écarté toute ornementation extérieure, et fait exécuter par de modestes artisans la partie artistique de l'aménagement intérieur. Ceux-là ont réussi parce qu'ils ont toujours été guidés par nous de la façon la plus attentive et la plus précise.

Malgré tout, ceci aurait été impossible si la propriété artistique n'avait reçu, grâce aux nouvelles lois de l'Empire, une énergique protection. (1) Ce sont elles qui m'ont permis de toucher quelques revenus provenant des représentations toujours plus fréquentes de mes ouvrages antérieurs, dont autrefois les droits m'échappaient entièrement. Les ouvrages en question étant dénués de toute protection. C'est à ces circonstances favorables que je dois de pouvoir penser avec une certaine tranquillité, au futur établissement de ma famille, puisque la sauvegarde de la propriété de mes œuvres durera trente années après ma mort. J'ai de toute façon fort à faire dans le présent et dans un proche avenir pour rembourser les dépenses supplémentaires nécessitées par mon installation.

Comme la coutume veut que, lorsque le Roi visite un prisonnier, ce geste soit accompagné d'une grâce, je me sers hardiment de cette occasion pour demander encore à mon auguste seigneur cette facilité de vie si nécessaire, qu'il m'accorderait en continuant sans le diminuer le traitement qu'il m'octroie avec la plus grande générosité imaginable.

Lorsque, il y a de longues années, j'avais cru pouvoir assurer pour quelque temps ma vie avec un traitement diminué par la défalcation d'une avance, j'ignorais encore que j'aurais, par ailleurs, le grand bonheur d'être chargé d'une famille. Beaucoup de choses m'aident maintenant dans l'accomplissement des devoirs que j'ai assumés ; mais je n'ai eu la vraie liberté de mes mouvements qu'à partir du moment où votre grâce m'accorda de différer le remboursement de cette avance.

J'ose déposer à vos pieds la prière de me continuer ces généreux égards.

Il me revient toujours à l'esprit à quel point je dois douloureusement regretter de n'être pas plus jeune de dix années. Il me reste en vérité bien peu de

(1) La loi du 11 juin 1870 introduisit la notion de droit d'auteur dans toute l'Allemagne et assurait une protection de trente ans après le décès de l'auteur. Un peu avant 1913, Cosima Wagner essaya de la faire modifier pour allonger la durée de protection, ce que l'on appela la « loi *Parsifal* » puisque son objet, en en conservant la propriété, était de continuer à assurer l'exclusivité de cet ouvrage au festival de Bayreuth.

temps encore à donner à une patiente attente. Je m'aperçois d'autre part qu'il faut de toute façon, comme Allemand, devenir très vieux pour goûter un peu aux fruits des semailles qui mûrissent à présent pour moi ; mais si le ciel me donne la vieillesse d'un Gœthe, d'un Gluck ou d'un Haydn, je dois pouvoir cueillir des fruits, qui jamais encore n'auront mûri pour un autre.

Quand la famille Feustel entra pour la première fois dans le hall terminé, la femme me dit : « Que créerez-vous d'abord ici ? » Je regardai Cosima et lui murmurai : « Oui, oui, je pense aussi à *Parsifal.* » Et ce *Parsifal,* mon doux Roi, qu'il vous soit promis. Tout est déjà prêt pour le travail. Mais que l'on n'ait pas une médiocre opinion du *Crépuscule des dieux*. J'ai dû travailler avec de perpétuelles interruptions, bien des peines et bien des tourments à l'orchestration de cette œuvre terminale, et je me suis souvent maudit de l'avoir ébauchée avec une telle prodigalité.

Le *Crépuscule* est la tour qui domine de très haut dans les nuages tout l'édifice des *Niebelungen*, et c'est ce que disent tous ceux qui connaissent l'œuvre. Oh, cher et admirable, ne soyez pas en peine de sa réalisation. Rien, rien ne vous manquera, et vous connaîtrez à travers cette œuvre tant de choses inconnues et neuves que tout reproche restera bien loin de vos pensées.

C'est pourquoi j'ose en vérité aborder une dernière discussion qui pour ma part se transformera presque en une humble interrogation car elle touche au point peut-être très difficile de votre royale présence aux futures représentations. Comment faire pour effleurer avec la discrétion convenable cette question qui définit peut-être un difficile obstacle s'opposant depuis le début à mon entreprise ?

Je sais, et j'ai appris par un énergique exemple déjà que le protecteur éclairé de mon art considère avec la plus grande gravité les manifestations de cet art, et qu'il ne recherche pas, en y assistant, un léger et banal divertissement.

J'offre donc à proprement parler en votre auguste nom, mon Roi, les représentations de ma grande œuvre au public allemand. Parmi les patrons de l'entreprise se trouvent, à partir de l'Empereur, des princes allemands. Leur participation n'a été en aucune façon assez ardente pour que je puisse en conclure qu'ils aient attaché de l'importance à la chose en soi. Ils l'ont plutôt acceptée comme une obligation.

Malgré cela, il est possible que plusieurs de ces sérénissimes seigneurs se rendent aux représentations. C'est pourquoi j'ai fait aménager une galerie indépendante de la salle de spectacle et pourvue d'une entrée particulière, qui peut contenir commodément au moins cent personnes. Cette galerie est exclusivement à la disposition de mon auguste Seigneur et Roi.

Il y aura accès s'il a la grâce d'en décider, tandis que tous les autres ayants droit du patronat ne pourront prétendre qu'à de bonnes et confortables places assises dans la salle.

J'en arrive maintenant à l'angoissante question. Mon Roi viendra-t-il vraiment aux représentations ? Leur donnera-t-il par sa présence la vraie consécration ? Ou se retirera-t-il, Lui, l'être profond et gravement songeur, de la compagnie des princes, qui peut-être viendront aussi ? Aimera-t-il mieux rester au loin que de s'exposer à voir troubler sa jouissance de l'Art par le dérangement que lui causeraient ces sérénissimes visiteurs ? Ma question est tout arbitraire car aucune de ses gracieuses paroles ne

m'y a incité. Si cependant mon souci devait rencontrer un scrupule qui pourrait d'une quelconque manière troubler mon auguste ami, je n'implorerais rien de plus que de connaître exactement votre gracieuse volonté. Je crois en tout cas ne pas être tout à fait le malvenu avec l'offre que voici et qui consiste à organiser dans la première semaine du mois d'août 1876, à l'intention de mon sublime Seigneur qui en sera l'unique auditeur, dans une salle interdite, une représentation de l'œuvre entière qui servira aussi de répétition générale. Mon Roi décidera ensuite s'il daignera conférer par la prolongation de son auguste présence au festival de l'art allemand le caractère sacré d'une véritable inauguration nationale. Il sera peut-être influencé par le résultat de la soirée, où, en premier, et pour lui seul, l'œuvre sera donnée.

Je me permets de présenter à mon sublime Seigneur ces indications afin de le familiariser avec les possibilités parmi lesquelles il fera son choix souverain, et qui déterminera ses commandements à son très fidèle et très respectueux serviteur.

Ce qui me gêne le plus, c'est d'avoir dû reporter aussi loin le moment des représentations. Toutefois ma conscience m'assure que la faute n'en est pas imputable à un manque de zèle de ma part.

Par contre la mise en œuvre enfin réalisée de mon entreprise. après tout ce qu'il m'a fallu éprouver et vivre, m'apparaît comme une impossibilité rendue possible. Elle est ma consolation la plus vive. Ceci ne pouvait réussir qu'à un Roi sublime, tel que vous et peut-être qu'à moi avec vous. Gloire ! Gloire à vous, mon Roi ! Gloire aux génies invisibles qui sont aux écoutes de notre œuvre !

Que la bénédiction la plus généreuse soit sur le Seigneur de mes jours et sur le maître des forces les plus saintes de mon âme.

Et c'est ainsi que conclut Votre

> Richard WAGNER qui est vôtre dans l'éternité. Bayreuth, 1er octobre 1874. » (1)

Vendredi 2 octobre

« L'après-midi, visite de M. Wesendonck que nous conduisons au théâtre. Le soir, musique, les valses de Strauss et l'*Idylle*. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Amalie Materna, à Vienne, du vendredi 2 octobre 1874.

« Estimée Madame et amie!

Votre lettre précieuse m'a fait grand plaisir ; si je néglige d'écrire, veuillez avoir la bonté de considérer l'excès de mes occupations. Je vous fait de grands éloges de l'application que vous apportez à « Brunnhilde ». J'ai moi-même l'intention d'étudier un peu le rôle avec vous à Vienne dans le courant de l'hiver ; si je ne puis m'absenter, quelqu'un d'autre viendra pour moi.

J'ai un grande requête ; c'est celle-là même avec laquelle nous prîmes congé de vous ici :

« Ne vous laissez pas trop fatiguer à l'excès par le répertoire de cet hiver ; ne faites pas d'efforts, et



Amalie Materna. (Photographie de Fritz Luckhardt, à Vienne.)

préservez vos précieuses forces vocales de toute fatigue. »

C'est pourquoi, entre autres, je suis aussi contre le *Tristan* à Vienne ; ils est inutile que, justement cet hiver, en plus de l'étude de l'énorme Brunnhilde, vous vous épuisiez encore avec la si fatigante *Isolde*. En tout cas, tant que l'intendance de la Cour impériale et royale n'aura pas une attitude tout à fait différente de celle qu'elle a eue jusqu'à présent à mon égard, il ne pourra être question de confier une de mes œuvres à l'opéra de la Cour de Vienne. Notre ami *Scaria* connaît ma décision à cet égard et sait par quel serment solennel je l'ai confirmée.

Ainsi, restez bien avec moi, continuez à progresser dans Brunnhilde; la partition pour piano complète du *Crépuscule des dieux* doit aussi être entre vos mains au Nouvel An.

Je vous remercie encore *a posteriori* pour votre précieuse visite à Bayreuth et pour la grande satisfaction que vous m'avez apportée par la révélation de votre grand talent.

Je vous prie d'agréer les salutations les plus cordiales de ma femme et de me recommander encore une fois auprès de votre excellent époux.

Avec le plus grand dévouement

Bayreuth votre 2 octobre 1874. Richard Wagner. »
(Traduction : Michel Casse)

Samedi 3 octobre

« Wesendonck nous quitte et R. lui dit: « Vous qui vous êtes intéressé si profondément à moi, vous devez être heureux de me voir maintenant si satisfait », et cet excellent ami quitte R. très ému. — Temps orageux, l'été est bien passé. (...) Fidi va aujourd'hui au jardin d'enfants. »

⁽¹⁾ Traduction de Blandine Ollivier, extraite de son édition de la correspondance de Richard Wagner et Louis II: Lettres 1864-1883, Paris, Plon, 1960, également éditée en 1976 sous le titre L'Enchanteur et le roi des ombres (Librairie académique Perrin), excellent ouvrage dont on peut seulement regretter qu'il ne s'agit que d'une sélection.

Dimanche 4 octobre

« Comme R. interdit à notre peintre d'employer le mot « colossal » qu'il a sans arrêt à la bouche, il me raconte qu'il se servait lui aussi dans sa jeunesse d'expressions de ce genre, que c'était Mme Schröder-Devrient qui le lui avait fait remarquer et qui lui avait dit: « Ne parlez donc pas avec tant d'exagération », et R. ajoute: « Une marque de la sympathie qu'elle avait pour moi et j'ai eu honte. » — »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, au bourgmestre Theodor Muncker, (1) à Bayreuth, du dimanche 4 octobre 1874. (2)

« Mon très honoré ami!

Il est absolument nécessaire que je me réunisse ces tout prochains jours avec les excellents amis qui se sont chargés des peines de l'administration de notre grande entreprise, afin de discuter sérieusement des mesures à prendre contre les dérangements occasionnés par Hoffmann, les Brückner et - même - Brandt. Il faudra malheureusement nous passer de M. Feustel. Demain ou après-demain, par contre, Brandt arrive ici. Auriez-vous le temps de vous entretenir un moment avec nous ce soir à 8 heures (sans doute aussi avec votre chère épouse), nous pourrions ainsi faire quelques constatations provisoires.

Avec les salutations respectueuses

de votre toujours attaché Bayreuth Dimanche 5 oct. 74. Richard Wagner. » (Traduction : Michel Casse)

Jeudi 8 octobre

« R. est très fatigué, il a une mauvaise nuit et il est au surplus tourmenté par un herpès à deux doigts de la main, ce qui le rend très irritable. »

Samedi 10 octobre

« Il y a aujourd'hui vingt et un ans que j'ai vu R. pour la première fois !... Il travaille à sa partition, je m'occupe des enfants. »

Dimanche 11 octobre

« Outre les ennuis avec Hoffmann, le chapeau de Wotan nous pose des problèmes, nous avons banni le heaume du mythe et nous avons demandé à notre décorateur de façades de modifier ce chapeau, mais quelle forme lui donner? Nous nous aidons d'Holbein et de notre propre imagination, tant bien que mal après des réflexions et des hésitations. R. travaille maintenant à sa musique de « cadavres », selon son expression. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Brandt, (3) du dimanche 11 octobre 1874.

Très estimé Monsieur!

Monsieur J. Hoffmann est là ; j'ai convenu avec lui que nous tiendrons une conférence chez moi à partir de 10 h du matin : à 1 heure nous mangerons un peu,

(1) Johann *Theodor* von Muncker (Bayreuth, 29 mai 1823 - *idem*, 14 février 1900). Juriste en droit administratif et homme politique local. Le 29 mars 1863, il succéda à Friedrich Carl Dilchert comme maire de Bayreuth. Il conserva ce poste jusqu'à sa mort, à la suite d'un calcul biliaire, et, avec près de 37 ans, est le maire de Bayreuth qui resta le plus longtemps en fonction.

(2) Le dimanche était bien le 4 octobre 1874, et non le 5, ainsi que

l'écrit par erreur Wagner.

(3) Carl Brandt (Darmstadt, 15 juin 1828 - Ibid., 27 décembre 1881), machiniste du théâtre de Darmstadt. Il conçut la machinerie du théâtre de Bayreuth.

nous promènerons sur la place du théâtre, puis reviendrons — si nécessaire — chez moi pour les conférences.

Si vous voulez voir Hoffmann avant, alors veuillez lui rendre visite à l'Anker. (4)

Salutations les plus cordiales

de votre dévoué R. Wagner.

11 oct. Soir.

(Traduction : Michel Casse)

Lundi 12 octobre

« Anniversaire de Lusch (...). Après le repas, R. nous raconte qu'il a bien souvent volé dans son enfance ; de manière étrange, personne n'a jamais rien remarqué dans sa famille ; il avait trouvé le moyen de parvenir jusqu'à la boîte où sa sœur Rosalie gardait son argent et y a dérobé bien des petites pièces ; puis, lorsque son intelligence s'était éveillée, il avait eu honte et, sans avoir été jamais puni pour ces vols, il en avait été dégoûté. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Joseph Hoffmann, du lundi 12 octobre 1874.

« Estimé Monsieur et ami!

Ce n'est pas mon désir que vous vous retiriez de toute participation à la réalisation des décors conçus par vous. Je vous ai prouvé qu'il m'importait de vous maintenir en bons termes avec les messieurs à qui cette réalisation a été directement confiée, et ce, pour le bon déroulement des travaux. Il ne m'appartient pas, en ce moment, d'éclairer les raisons pour lesquelles cette bonne entente nécessaire s'est finalement révélée impossible. Il suffit de supposer que cette impossibilité vous est apparue à vousmême. Il m'a fallu communiquer cette conviction à messieurs les membres de mon d'administration, sans exprimer aucun désir. Mon souhait unique et véritable est que vous et moi, deux hommes honorables, nous nous séparions - pou le moment - en paix. Quant à vous verser une indemnité, cette question appartient à un domaine dans lequel je ne m'engage qu'avec la qualité et la force nécessaires à la réalisation complète de mon entreprise, lorsque, comme j'ai exclu tout profit de ma part, j'abandonne aux administrateurs de la partie économique, tenus de toutes parts à la plus stricte parcimonie, le soin de prendre toute disposition en leur âme et conscience.

Dès que la quote-part de MM. Brückner dans la fabrication finale des décors aura été établie, je vous promets également de me rappeler avec certitude, comme à l'avenir, lors de la poursuite de l'exploitation des droits d'auteur intellectuels, de vous dédommager pour la part que vous avez prise jusqu'ici.

En vous priant de bien vouloir me recommander très vivement auprès de votre estimée épouse, ainsi que de monsieur votre beau-frère, je vous tends à présent la main en guise d'adieu et demeure toujours

respectueusement dévoué

Richard Wagner.

Bayreuth 12 octobre 1874. »

(Traduction: Michel Casse)

(4) L'hôtel Anker, ou Goldener Anker (« Ancre d'or ») est un des plus anciens hôtels de Bayreuth, encore en activité.

(5) Josef Hoffmann (Vienne, 1831 - ibid., 1904), peintre et décorateur autrichien. Il réalisa les dessins pour les décors de L'Anneau du Nibelung à Bayreuth.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Adam Ludwig Mazière, (1) à Mayence, du mercredi 14 octobre 1874.

« Très estimé Monsieur!

Puisque dans la forme il s'agit après tout d'une correspondance commerciale, et que je ne souhaite pas importuner à cet égard ma très honorée amie Mme B. Schott, mais aussi que je trouve trop cérémonieux de m'adresser simplement à la société, je choisis votre bienveillante adresse pour répondre à l'agréable lettre reçue hier, ainsi que pour renvoyer un des exemplaires par moi rempli des contrats

Je remarque ici que j'ai mieux apprécié votre lettre que le contrat, puisque la première me promet la pleine réalisation de mes souhaits jusqu'à Pâques, tandis que le contrat reste muet sur la moitié de ceux-ci.

Mais puisque vous ne comptez que sur mon sens de l'honneur pour l'exécution des engagements que j'ai pris, je crois bien faire de m'en remettre moi aussi à votre bonne volonté amicale pour l'accomplissement de la promesse donnée par écrit de me compter encore un supplément de 5 000 florins dans la mesure du possible d'ici la foire de Pâques de l'an prochain.

La seule chose, me semble-t-il, qui pourrait encore conduire à un accord entre nous est que le point de l'ancien contrat de février dernier que j'avais considéré avec des réserves, par lequel une ouverture orchestrale était simplement estimée 1 000 florins – au lieu d'un minimum – n'a nullement été enrichi en ma faveur par le nouveau contrat. Pourtant, lorsque je renvoyai ce contrat signé, je ne soulevai pas alors d'objection sur ce point, parce qu'un soutien réconfortant m'avait été fourni par le propriétaire alors encore vivant de votre honorable société (2) par sa conduite personnelle à mon égard, aussi n'ai-je maintenant dans le comportement de son très honoré successeur et de son honorable gérant à mon égard véritablement aucune raison de songer à présent à une précaution que je considérais alors comme inutile. Permettez-moi donc, pour le calcul de la valeur de mes compositions à vous fournir d'abord, de m'en tenir aux conventions que nous avons discutées et consignées dans le nouveau contrat pour l'estimation d'une œuvre dramatique. Sur quoi il en a été suffisamment dit!

Ce m'est par contre une joie véritable de me souvenir enfin encore une fois de la grande satisfaction que m'ont procuré mes dernières relations avec votre très honorable maison. N'ayez aucun doute que je suis parfaitement conscient que les avantages que vous m'avez accordés ne sauraient assurément m'être reconnus que par votre « société ». Conformément à cette assurance, je vous prie de compter également sur une conduite analogue de ma part!

En vous priant de bien vouloir rendre compte à ce sujet à ma très honorée amie ainsi que de mes salutations les plus respectueuses, je demeure en particulier

Bayreuth 14 octobre 1874.

votre sincèrement dévoué Richard Wagner.

(1) Adam Ludwig Mazière (1835 - 1881), fondé de pouvoir et directeur par intérim de la maison d'édition musicale B. Schott's Söhne

(2) Franz Schott (né à Mayence, le 30 juillet 1811), éditeur de musique, propriétaire de la maison Schott, était décédé à Milan le 8 mai 1874

Eva est toute émue et pleine de reconnaissance ; c'est avec plaisir que nous nous souvenons, avec ma femme et mes enfants, de votre aimable visite! »

(Traduction : Michel Casse)

Jeudi 15 octobre

« R. n'a pas eu une bonne nuit ; il devait écrire des lettres ce matin, ce qui le met toujours de mauvaise humeur. Nous avons reçu hier une dépêche de Richter nous annonçant ses fiançailles ; nous le félicitons avec d'autant plus de joie qu'il a choisi, diton, une jeune fille jolie, riche et de bonne famille. R. envoie à mon père la partition de La Walkyrie. »

Du 16 au 22 octobre

Cosima se rend à Dresde avec ses deux filles, pour voir le dentiste de la famille Newell Sill Jenkins.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Franz Betz, du dimanche 18 octobre 1874.

« Très cher ami!

Je viens de recevoir mon dernier compte trimestriel de la caisse principale du théâtre royal et déplore à mon grand regret le manque de succès espéré d'un rappel que vous m'aviez promis auprès de M. von Hülsen (3) concernant les arriérés de tantièmes pour le Vaisseau fantôme. Voulez-vous bien avoir l'amitié de m'informer à ce sujet ?

En novembre, je serai libre pour la gestion de mes affaires et pense pouvoir vous donner, alors et le plus rapidement possible, à vous et à l'ami Niemann, un aperçu de la distribution de nos rôles. Il me faudra cependant effectuer auparavant quelques recherches personnelles.

« Bullerich » et « Lottum » (4) m'entourent à gauche et à droite, de sorte si bien que je cours souvent le risque de les confondre pour l'usage. Signalez cela à l'aimable donateur.

Donc : beaucoup de choses bientôt!

De tout cœur vous salue

votre très dévoué

Bayr. R. W.

18 oct. 1874 Compositeur et directeur de théâtre. » (Traduction : Michel Casse)

Lettre en français de Cosima Wagner, de Bayreuth, à Hans von Bülow, du vendredi 23 octobre 1874.

« Monsieur,

Je crois de mon devoir de vous soumettre une question concernant l'éducation de Daniella et de Blandine. L'ainée de nos filles vient d'atteindre sa quatorzième année ; j'ai pesé le pour et le contre de la continuation de la vie de famille que je leur ai fait mener jusqu'ici, et il m'a semblé qu'une suspension ou une interruption momentanée, serait, le caractère de cet enfant donné, d'un bon effet. Les relations avec les jeunes personnes de son âge qu'elle a contractées, et qu'il est à peu près impossible, à moins d'une grande dureté apparente, d'interdire, ces relations contrarient l'effet de mes exemples et de mes préceptes ; vous sentez aussi bien que moi monsieur, combien il est rare de trouver en Allemagne, même dans les familles les plus considérées, le tour et les manières que l'on rencontre à peu près généralement en France et en

⁽³⁾ Botho von Hülsen (Berlin, 10 décembre 1815 - Ibid., 30 septembre 1886), intendant général des théâtres royaux de Prusse. (4) Allusion non identifiée

Angleterre ; très bonne enfant et très facile à influencer, Daniella adopte des expressions, voire des tournures d'esprit contre lesquelles je lutte, toujours avec succès je dois le dire à sa louange, mais contre lesquelles il me semble pernicieux d'avoir à lutter. Si elle avait une sœur jumelle je la tiendrai absolument à l'écart de ce contact, mais la distance qui la sépare de Blandine est actuellement très grande ; toutes ces considérations pesées mûrement j'ai profité d'une course à Dresde (entreprise pour faire inspecter leurs dents) pour visiter « das Luisenstift » à Lösnitz. La supérieure, la Ctesse Vitzthum m'a entièrement plu, son maintien et son langage révèlent l'habitude de la meilleure compagnie et l'accent des paroles qu'elle adressa aux enfants, fut empreint d'une grande et sérieuse bienveillance. Je me permets de soumettre à votre examen le prospectus qu'elle m'a remis ; à part la bonne impression que m'a faite la supérieure, l'établissement en lui-même m'a plu, c'est un bel édifice, bien situé au milieu d'un grand jardin, sur une petite élévation ; les classes, les dortoires [sic], et le réfectoires [sic], que j'ai visités, étaient d'une propreté extrême, et fort bien aérés, les 74 jeunes personnes actuellement internes, proviennent des premières familles de Prusse et de Saxe, et j'ai été satisfaite de leur maintien, de leur façon de se lever et de saluer. L'uniforme très simple, la discipline très stricte, me paraissent devoir être d'une bonne influence sur le développement des enfants, et plus encore l'éloignement complet du monde. Il ne m'a pas été possible de parler au pasteur qui dirige l'instruction religieuse, et je le regrette, car c'est ici le seul point qui m'inspire quelques réticences. Il m'est revenu, et le prospectus confirme ce dire, que la tendance religieuse de cet établissement était très marquée, or le piétisme protestant de nos jours n'a rien de plaisant ; cependant je préfère de beaucoup cette influence à l'influence du cosmopolitisme rationaliste, à la « Bildungsphilisterei » - si vous voulez monsieur, me passer le terme, qui règne dans les pensionnats libres de l'Allemagne. D'ailleurs nos filles n'ont aucun penchant vers le mysticisme, et Daniella étant déjà confirmée, elle sera entièrement à l'abri des obsessions théologiques. Cependant je ne voudrais pas l'envoyer sans sa sœur dans un monde étranger, sa vie jusqu'ici a été trop dorlotée par le laisser-aller de l'intimité pour que je voulusse l'exposer à un changement aussi brusque, et c'est pour Blandine également que je vous demande votre autorisation. Elles m'ont accompagnée dans ma visite et lorsque je leur demandai si elles voudraient passer quelque temps ici, elles me répondirent que oui. Si cependant monsieur, vous aviez la moindre objection à me faire, je me rangerais incontinent de votre avis, et ayant prévu le cas, je me suis mise en quête d'une dame anglaise, d'une des premières familles de la gentry, que des revers de fortune mettent à peu près à ma disposition. Je vous prie donc monsieur, de me dire franchement votre pensée — si vous optez pour la continuation de la vie de famille je prendrai un parti énergique, et je suspendrai les relations avec les contemporaines. Pour le cas où mes arguments en faveur de l'institut vous paraissent justes, veuillez, monsieur, me le mander aussitôt qu'il vous sera possible, car la règle m'impose le devoir de prévenir la supérieure trois mois d'avance et comme Daniella a déjà quatorze ans passés, il n'y a pas de temps à perdre. Comme il serait possible qu'il vous fut agréable de connaître quelques détails personnels, j'ajoute que la mère de la Ctesse Vitzthum a été particulièrement liée avec Mme de Luttichau et Mme de



Hans von Bülow en 1874.

Bojanowsky, et qu'il parut lui être agréable d'apprendre que vos enfants monsieur, étaient aparentés [*sic*] à cette famille. Aux vacances de Noël de Pâques et du mois d'Août je les irais prendre moi-même à l'institut et les y ramènerais, et je prierais plusieurs de mes connaissances, entre autres M^{elle} de Bulow (nièce de M^{me} de Marenholtz) de les aller voir le mercredi et de m'en donner des nouvelles.

Vous voudrez bien me pardonner, monsieur, de joindre cette préoccupation aux charges de votre existence, et j'ose ressentir la confiance que vous garderez la certitude que seul l'intérêt et le bien des enfants dictent les résolutions que je vous soumets. Vous avez eu la bonté de me proposer par l'intermédiaire de mon père, de prendre sur les intérêts du capital que vous avez mis de côté pour vos filles, ce qu'il me faudrait pour pourvoir à leur éducation ; je ne sais pas jusqu'où s'élèveront les frais du pensionnait, mais il serait possible que je dusse compléter ce dont il est m'est permis de disposer en leur faveur ; pour ce cas je prendrais la liberté de m'adresser à vous monsieur ; il serait bien mieux, je le sais, que les intérêts fussent capitalisés, afin d'augmenter leur dot, cependant une éducation convenable dans un milieu comme il faut, me parait [sic] mériter quelques sacrifices, et c'est pourquoi au cas où mes moyens ne suffiraient pas, j'accepterais votre offre.

Veuillez monsieur, recevoir l'expression de mon profond respect et de ma gratitude.

Cosima Wagner

Bayreuth 23 Octobre 1874. »

[Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung, Bayreuth. NA II B b 2 Nr. 12]



Klara Wagner épouse Wolfram.

Samedi 24 octobre

« R. sort l'après-midi avec Fidi, chez Angermann, (1) un inconnu s'adresse au petit: « Tu peux boire de la bière, toi aussi? », Fidi se tait et finit par dire timidement « oui » et R. lui dit: « Mon fils ne vous connaît pas, cher monsieur! » - -- Fidi fait le bonheur de R. qui me dit: « Mon Dieu, avoir avec moi un tel gamin qui m'appelle « papa », qui me pose toutes ces questions, c'est trop beau ! » (...) Le soir, les musiciens, ils jouent une symphonie de Haydn puis l'ouverture de *Tristan*. »

Mardi 27 octobre

« Nous apprenons la mort de monsieur Wolfram, ⁽²⁾ le beau-frère de R. ; R. écrit une belle lettre à sa sœur. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Clara Wolfram, (3) à Chemnitz, du mardi 27 octobre 1874.

« Comme c'est étrange, ma chère Claire! Je pensais à toi hier avec la plus grande vivacité et pris la ferme résolution de te demander de venir nous rendre visite ici l'été prochain, et de séjourner avec C'était fermement décidé, et je me suis souvenu de tant de choses dans ma vie que tu vécus avec moi, et combien parmi tous mes frères et sœurs tu m'est en fait la plus proche. Toi seule aussi pourrait encore avoir des souvenirs précis de mon enfance sur laquelle ma femme m'interroge si souvent. Je me réjouissais donc à l'idée de t'écrire bientôt!

À ce moment-là... arriva comme cela la sombre nouvelle!... Ce brave Wolfram!... Comme je suis

nous à ta guise dans notre maison maintenant aménagée ; tu devais aussi amener ta Rosette. (4)

À ce moment-là... arriva comme cela la sombre nouvelle !... Ce brave Wolfram !... Comme je suis heureux de l'avoir revu encore une fois l'an dernier, après si longtemps !... C'était un homme bon, honnête, et assurément doué. Il a certainement trouvé une paix profonde !

Sa mémoire soit bénie !...

Je me demande maintenant si tu ne devrais pas peut-être venir bientôt chez nous dès l'automne, si beau ici en ce moment ? Tout est prêt pour t'offrir un logement assez tolérable. Je pense que tu devrais te relever, prendre Rosette avec toi, et arriver assez vite voir ce qu'il se passe autour et à Bayreuth. Nous parlerons et bavarderons ensuite beaucoup... et cela aide souvent admirablement!

Je te serre chaleureusement dans mes bras ; salue ta famille maintenant si sérieusement touchée de la part

Bayreuth Mardi 27 oct. 1874. de ton frère Richard W. »

(Traduction : Michel Casse)

Mercredi 28 octobre

« — Hier au soir, Fidi nous amuse beaucoup en nous parlant de ses douze petits garçons (« je n'aime pas les filles »), de la manière dont il vivra avec eux ; quant à ses sœurs, il regardera bien leurs ongles avant qu'elles puissent toucher à ses livres. (...) — Nouvelle de la mort de Peter Cornelius, (5) encore une existence qui s'efface et qui était unie à la nôtre par tant de liens! »

Jeudi 29 octobre

« R. a eu encore une mauvaise nuit, il a d'abord rêvé que sa première femme se moquait de lui, qu'il la battait, qu'après elle s'empoisonnait et qu'elle l'éclaboussait de quelques gouttes de son poison ; ensuite qu'il était jaloux de Lenbach à cause de moi et que Mimi Schleinitz essayait de le consoler! — J'écris à la pauvre veuve de Peter Cornelius. »

Cosima reçoit la réponse suivante de Hans von Bülow à sa lettre du 23 courant :

Lettre en français, de Hans von Bülow, de Londres, à Cosima Wagner, à Bayreuth, du mardi 27 octobre 1874.

> « Londres, ce 27 octobre 1874 27 Duke Street Manchester Square W (jusqu'à Pâques).

Madame,

la lettre, que Vous avez eu la bonté de m'écrire, exigeant une prompte réponse, je regrette de devoir

⁽¹⁾ Auberge de Bayreuth, où Wagner avait ses habitudes. (2) Heinrich Wolfram (Neustrelitz, Mecklembourg-Poméranie, 16 février 1800 - Chemnitz, 25 octobre 1874), baryton à l'opéra, puis commercant II avait épousé Klara Wagner en 1829

puis commerçant. Il avait épousé Klara Wagner en 1829. (3) Clara Wilhelmina Wagner (Leipzig, 29 novembre 1807), sœur de Richard Wagner. Chanteuse, elle débuta à 16 ans dansle rôle d'Angiolini de Cendrillon de Rossini, à Dresde, sous la direction de Carl Maria von Weber. Elle fit la connaissance de Heinrich Friedrich Wolfram à Augsbourg, qu'elle épousa en 1829. Elle se retira après avoir perdu sa voix. Après les journées révolutionnaires de mai 1849, Richard, recherché, trouva refuge chez les Wolfram à Chemnitz. Wolfram le conduisit, incognito, jusqu'à Altenbourg, d'où il arriva à Weimar auprès de Liszt. Elle décéda le 17 mars 1875 à Leipzig, lors d'une visite à sa famille, et son corps fut ramené à Chemnitz.

⁽⁴⁾ Sa fille Rosalie.

⁽⁵⁾ Peter Cornelius (Mayence, 24 décembre 1824 - *Ibid.*, 26 octobre 1874), pianiste, élève de Liszt, également poète. Il composa trois opéras : *Le Barbier de Bagdad* (1858), son plus grand succès, créé par Liszt ; *Le Cid* (1865) ; et *Gunlöd*, inachevé, complété pour publication par Karl Hoffbauer en 1879, et créé à Weimar en 1891.

la faire plus courte que je ne voudrais. Laisser moi Vous dire en deux mots que Vous m'avez tout à fait convaincu par la clarté et la profondeur de Vos vues et par leur admirable exposition — une fois de plus que la meilleure chose à faire pour moi n'est que de signer Vos décisions concernant l'éducation, l'avenir de nos enfants. L'impression personelle produite par la $C^{ ext{tesse}}$ de $\emph{Vitzthum}$ est de bien plus de poids pour perfection du prospectus de son pensionnat. Ainsi de même j'attache bien moins d'importance au conciliant — pour ainsi dire — effet que cette transplantation de nos filles dans l'établissement susdit — exercera sur « l'esprit » de quelques membres de ma famille (1) — qu'à la garantie de la conservation de la piété filiale que Daniella et Blandine Vous doivent plus légitimement que jamais filles n'en étaient redevables envers leur mère. Je viens de toucher le seul point qui m'aurait inspiré quelque inquiétude — Vous le connaissez, Madame, et moi j'ai payé largement aussi pour le connaître — le monde. Que toute dissonance reste épargnée à la vie de ces jeunes créatures -voilà mon principal désir, le vœu pour l'accomplissement duquel je serai toujours prêt à contribuer de mon mieux par n'importe quel sacrifice.

Quant au pour et au contre de l'éducation en commun — par troupeau — des jeunes filles, je me sens tout à fait imcompétent [sic] à exprimer une opinion judicieuse. Vous Vous y connaissez, Madame, Vous pouvez juger du besoin de formation de caractère par ce moyen. En tout cas ce sera une introduction à l'école de le vie — salutaire sous bien d'égards. Puis - Vous dites que le contact des camarades à Bayreuth est loin de les influencer en bien ; le changement d'atmosphère intellectuelle et sociale présente donc déjà un immense avantage. Il est à espérer que le pensionnat (Niederlössnitz n'est pas entièrement peuplé de jeunes filles saxonnes je pense au dialecte en ce moment — du reste cela est très secondaire.) L'essentiel — je viens de l'indiquer ci-dessus — il faut que Votre autorité maternelle soit non pas seulement sauvegardée mais respectée et maintenue, fortifiée dans l'âme de nos enfants de la façon la plus absolue par les institutrices à commencer par la directrice.

Quant aux tendances piétistes (lesquelles j'aime à l'éspérer [sic], n'iront pas jusqu'à proscrire le fréquent usage de la brosse à dents — je Vous demande pardon de ce détail fixé dans mes souvenirs par mainte expérience) du « Luisenstift » — elles ne feront pas de mal à Blandine par exemple — ce sera un épisode, une station dans la mue continuelle de jeunes existences ... en tout cas ce sera un préservatif contre die Verjüdelungsgefahren (2) — cela vaut mieux que les principes, que professe vraisemblablement Mme. Lina Morgenstern et Co (3) — enfin il n'y a pas lieu de s'inspirer de craintes anticipées à cet égard. Si j'ajoute que j'approuve extrêmement Votre intention de ne point séparer les deux sœurs, c'est uniquement pour Vous dire que j'ai consciencieusement lu et relu Votre lettre, Madame, et qu'il m'est absolument impossible de ne point souscrire à chacune de Vos paroles mêmes. Puis — quoique cela s'entende « eo ipso » (4) — selon ce que je Vous

(1) Ma mère est devenue parfaitement raisonnable avec l'aide de ses dernières années — mais mon cousin Frege, qui administre les petits capitaux de nos filles... etc. [Note de Hans von Bülow.] (2) « Danger de judaïsation ».

(3) Lina Morgenstern, née Bauer (Breslau, auj. Wrocklaw, 25 novembre 1830 - Berlin, 16 décembre 1909), autrice, éducatrice, féministe et pacifiste d'origine juive.

(4) « Par le fait même ».

avais offert par l'intermédiaire de Monsieur Votre père — Vous n'aurez qu'à me nommer simplement la somme que j'aurais à contribuer pour ma part de subvention aux dépenses extraordinaires, dépenses certes justifiées à tous les titres, que l'introduction et l'entretien de nos enfants va nécessiter.

Encore une fois — je regrette de ne pouvoir m'étendre plus largement dans ma réponse. Ma longue maladie de cet été m'a fait perdre un temps précieux. Suffisamment remis grâce à l'hydrothérapie je travaille à réparer ces pertes. J'éspère [*sic*] que mes propres affaires ne discontinueront point à se débrouiller « by little and little ». Mon voyage en Amérique toujours remis depuis des années, non point avec désavantage, est invariablement fixé maintenant à 75/76. Avant de partir négligerai point de faire mon testament, de Vous en remettre une copie etc. afin que tout soit réglé pour les enfants. Quant à revoir nos filles il m'a toujours semblé — qu'il serait mieux de les revoir en présence de leur mère. Je ne sais si Vous comprendrez — je ne parle point de « partager » — ce sentiment : il tient à ce dont je faisais allusion plus haut — au désir de ne point laisser percer aucune disharmonie dans ces jeunes âmes. — Maintenant le jour, où des circonstances particulières pourront me permettre de Vous manifester ce désir — n'est plus si éloigné que cela ne parraissait [sic] encore l'année dernière — je m'expliquerai plus clairemant [sic] une autre fois, Madame.

En attendant agréez l'expression de mon respect et de ma très profonde reconnaissance.

Hans de Bülow. »

Vendredi 30 octobre

« Le soir, R. travaille avec M. Rubinstein « les adieux, l'absence et le retour ». (5) Ce qui apparaît ici, c'est la manière habituelle de rendre ces œuvres méconnaissables par un jeu indifférent et sans accent. R. explique au pianiste que la difficulté d'interprétation des œuvres de la période moyenne de Beethoven consiste en ceci qu'elles ont gardé en apparence la forme ancienne, tandis que les thèmes et les figures la dépassent de loin et qu'elles sont absolument pleines d'un sentiment passionné et pathétique. »

Dimanche 1er novembre

« Le soir, les enfants nous jouent la comédie et ils se sont pour cela déguisés de la manière la plus charmante... Premières idées que l'on puisse se faire du caractère des enfants. »

Mardi 3 novembre

« Le soir, on fait de la musique, extraits des *Maîtres chanteurs*, je pense pendant ces moments du fond du cœur à Marie Moukhanoff (6) qui partageait si bien ici même nos sentiments! Notre soirée est très égayée par le retour de notre Macédonien qui rapporte à R. un narguilé, pour moi, une couverture turque, pour les enfants des confitures turques. Tard

⁽⁵⁾ Sonate n° 26, en \emph{mi} bémol majeur, pour piano dite « Les Adieux », opus 81a, de Beethoven.

⁽⁶⁾ Maria von Nesselrode-Ereshoven (Varsovie, 7 août 1822 - Varsovie, 22 mai 1874) avait d'abord épousé en 1839 Jan Kalergis, riche propriétaire terrien d'origine crétoise, puis en 1863 Serge Moukhanoff (1833-1897), directeur du théâtre de Varsovie. Son solon était fréquenté par Liszt, Musset, Moniuzko, Gautier, Heine. Pianiste, elle avait reçu des leçons de Chopin. Amie des Wagner. Voir à son sujet: Marie Kalergis-Mouchanoff, née Nesselrode. Itinéraires et correspondance de la Fée blanche, textes choisis et commentés par Luc Roger, Books on Demand, 2020.

le soir, R. m'annonce la nouvelle qu'il vient de recevoir de la mort de son frère, (1) nous méditons sur l'inanité de certaines relations familiales ; sa dernière entrevue avec son frère n'avait eu aucune signification. »

Jeudi 5 novembre

« R. vient me chercher, nous devons faire une visite dans le cœur de la ville et, par ce beau temps d'automne, notre petite ville est éclatante. Le soir, je vais avec les deux aînées à un concert donné par la Société des amateurs de musique. Mme Grün chante et vient ensuite nous voir ; nous sommes arrivés à un accord avec elle pour le rôle de Fricka. »

Vendredi 6 novembre

« Conversation ce matin avec R. qui ne veut absolument pas admettre la nécessité de la prudence dans le domaine de nos problèmes financiers. (...) (Loldi a sauvé hier un poulet qui était tombé à l'eau et Fidi a chanté à cette occasion une chanson qu'il venait d'inventer : « Il n'est pas si facile de mourir! ») »

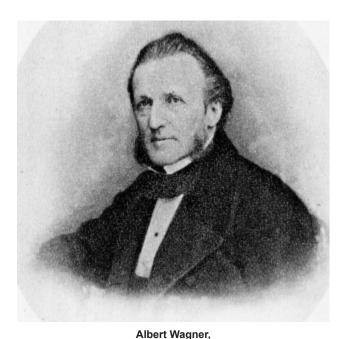
Lettre de Cosima Wagner, de Bayreuth, à M^{me} Betty Schott, ⁽²⁾ à Mayence, du dimanche 8 novembre 1874.

« Bayreuth, 8 novembre 1874. Chère Madame!

Les beaux raisins sucrés ont maintenant été dégustés avec plaisir par les enfants et il ne reste plus à leur mère qu'à exprimer ses plus vifs remerciements pour ce souvenir amical. Recevez l'expression de ces remerciements avec le même état d'esprit aimable qui vous a pousser à les susciter. Mais combien devrais-je vous remercier ? De toutes parts me parviennent des rapports de l'activité que vous avez développée et développez encore dans l'affaire de la loterie pour le festival de Bayreuth. Et comme il convient d'apprécier plus hautement cette activité alors que vous l'avez menée sans vous soucier de votre propre état de santé si rudement affecté et malgré une perte irremplaçable très durement ressentie! — Nous avons avons appris avec grand plaisir par M. Mazière que votre santé s'est rétablie de la manière la plus satisfaisante, ce dont nous vous félicitons de tout cœur. Ne doutez pas que j'ai pris part, dans la même mesure que mon mari, à l'épreuve qui vous a été imposée. Peu de gens eurent peut-être autant que nous l'occasion de reconnaître et d'apprécier les qualités rares du défunt et c'est pourquoi nous conservons un souvenir fidèle de lui. Je vous réitère mes remerciements pour le salut doré du Rhin et vous prie de recevoir, de ma part et de celle de mon mari, nos salutations les plus cordiales et les plus respectueuses!

Cosima Wagner née Liszt. » (Traduction : Michel Casse)

(2) Edle « Betty » von Braunrasch (1821 - 5 avril 1875) avait épousé en 1844 Franz Schott, unique propriétaire de la maison d'édition musicale B. Schott's Söhne.



Ile frère a îné de Richard.
Photo extraite de Julius Kapp et Hans Jachmann : Richard Wagner und seine erste « Elisabeth »
Johanna Jachmann-Wagner, Berlin, 1927.

Mercredi 11 novembre

« La pauvre Boni est tourmentée par des rages de dents. — Le matin et l'après-midi, R. travaille avec ardeur à sa partition, il semble y avoir trop travaillé, car le soir, il est extrêmement nerveux, ce qui m'inquiète. »

Vendredi 13 novembre

« Le soir (...) il explose : « À quoi bon ce travail que je me suis mis sur le dos et dont il faudra que j'accepte qu'il soit profané ; qui y prend garde ? Les meilleurs, Liszt, Bülow ne cherchent qu'à s'en débarrasser au plus vite. Qu'est-ce qui pourrait m'encourager à terminer une tâche aussi lourde sinon l'idée que l'œuvre sera appréciée ? C'est une folie, où prendre la force vitale nécessaire à tout cela ? » »

Samedi 14 novembre

« (...) R. travaille à sa partition, hier Brünnhilde a sauté dans le feu ; aujourd'hui, il a cru devoir y modifier quelque chose et il y a si bien réfléchi qu'il ne peut pas terminer sa page. »

Dimanche 15 novembre

« Belle matinée froide au jardin avec les enfants — R. travaille en soupirant à son monstre. Le soir, quelques invités, on fait de la musique, la symphonie en *r*é majeur de Mozart ⁽³⁾ et R. montre quelle était la différence entre le génie de Mozart et celui de Haydn, celui de Mozart plus exemplaire. M. Rubinstein nous joue la sonate en *la* majeur de Beethoven. Le premier mouvement coule d'un pas léger et il est en même temps d'une grande sensibilité; il est impossible d'enseigner à quelqu'un comment jouer cela. »

Mardi 17 novembre

« R. rêve d'une représentation chez le roi de Hanovre ; un des chiens du roi est toujours entre ses pieds et essaie de le mordre lorsqu'il veut l'éloigner;

⁽¹⁾ Carl Albert Wagner (Leipzig, 2 mars 1799 - Berlin, 31 octobre 1874), le frère aîné de Richard Wagner. Chanteur et directeur de théâtre. Il avait épousé le 12 août 1828 à Augsbourg Elise Gollmann (Mannheim, 25 septembre 1800 - Berlin, 30 août 1864), actrice, avec qui il eut deux filles, Marie et Franziska. Le couple adopta Johanna, fille naturelle d'Eduard baron von Bock von Wülfingen (Seelze, Hanovre, 13 octobre 1828 - Wurtzbourg, 16 octobre 1894), actrice et chanteuse, créatrice d'Elisabeth de Tannhäuser, à la carrière de laquelle Albert se consacra.

⁽³⁾ La symphonie n° 35 en ré majeur, KV 385, dite « Haffner », ou la symphonie n° 38, en ré majeur, KV 504, dite « Prague ».
(4) La sonate pour piano n° 28 en la majeur, opus 111.

le roi lui assure que « cela ne fait rien ». Il écrit aujourd'hui sa 399e page et il espère avoir terminé cette semaine. »

Samedi 21 novembre

« Jour trois fois saint et mémorable! » Richard Wagner a achevé l'orchestration du Crépuscule des dieux. La Tétralogie est achevée.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Brandt, à Darmstadt, du lundi 23 novembre 1874.

« Cher Monsieur Brandt!

Ne pourriez-vous pas enfin faire se réaliser mon souhait au sujet de l'affaire de l'orchestre par la personne appropriée à l'orchestre de la cour de Darmstadt ?? C'est le dernier renseignement dont j'ai pour composer *provisoirement* mon orchestre, après quoi seulement je pourrais faire les démarches officielles.

J'en ai terminé avec ma partition hier, et me consacre maintenant uniquement aux affaires.

Salutations cordiales de votre

très dévoué Bayreuth Rich. Wagner. 23 nov. 74. »

(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Adam Ludwig Mazière, à Mayence, du lundi 23 novem-

« Très estimé Monsieur!

Je plaide coupable pour l'avis de réception des traites. Ces derniers temps, je n'ai plus écrit de lettre du tout afin que rien ne m'empêche d'achever la partition du Crépuscule des dieux. Hier, j'ai écrit la dernière page et demain les huit dernières feuilles partiront pour Moscou!! (1) Vous possédez déjà la réduction pour piano de la première moitié du troisième acte. Je vous prie maintenant le plus instamment d'employer tous les moyens en votre pouvoir pour mener à bien ce travail si longtemps retardé. Quand recevrai-je les épreuves du IIe acte ??...

Dans l'attente de votre annonce favorable, je demeure, tout en adressant mes salutations les plus respectueuses à notre très honorée Madame la Directrice,

votre très dévoué Bayreuth et très attaché Richard Wagner. » 23 nov. 1874. (Traduction : Michel Casse)

Mercredi 25 novembre

« Une histoire avec Fidi émeut beaucoup son père : il avait été insolent avec lui et fut envoyé au lit sans dîner pour cette raison ; Fidi voulut demander pardon en même temps que quelques plats par l'intermédiaire de la gouvernante. Elle s'adressa sottement au domestique qui répondit qu'il n'avait pas d'ordre à ce sujet ; sans dire un mot, sans faire

(1) À l'adresse de Karl Klindworth, pour la réalisation de la réduction pour piano.

un bruit, le petit s'est endormi, ce qui a donné à son père une nuit d'agitation et d'inquiétude. Le lendemain matin, le gamin avait en apparence tout oublié, mais on remarquait dans son attitude vis-à-vis de son père une intention, un remords. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Brandt, à Darmstadt, du mercredi 25 novembre 1874.

« Très cher ami!

J'apprends avec plaisir, par la communication de votre dernière lettre à Brückner, que vous supervisez là-bas et vouliez venir prochainement à Cobourg. Je voulais déjà moi aussi aller voir, mais je reporte cette visite jusqu'à ce que je vous y rencontre. Je suis disponible à n'importe quel moment et j'attends ce que vous déciderez.

Avec les salutations les plus cordiales

de votre Bayreuth toujours dévoué 25 nov. 1874. Rich. Wagner. » (Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Franz Betz, du dimanche 29 novembre 1874.

« Très cher ami et camarade!

Je suis sincèrement désolé de vous avoir gâché une surprise pour moi le mois dernier. Mais depuis que vous m'avez annoncé cette surprise, j'ai souffert de son manque : aucune surprise ne vient et mes pauvres recettes du *Vaisseau*, bien que je les devrai surtout à vous, semblent encore reposer enfermées dans les archives secrètes de l'intendance royale (Dieu soit avec nous!).

Ceci pour information.

Une autre remarque doit vous dire que j'ai terminé ma partition du Crépuscule des dieux (ce qui vous sera tout à fait indifférent, puisque vous n'y apparaissez plus que comme un dieu condamné!), mais qu'en conséquence j'ai maintenant du temps libre pour les choses « pratiques », à la poursuite desquelles je puis à présent espérer - redouter ou supposer, me rapprocher à nouveau également de la Königgrätzerstraße.

Attendez-vous, cher ami, à apprendre bientôt que

« Bayreuth », c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux ! (J'espère que Wotan et Siegmund sont de nouveau entrés en relations créatrices de monde ?)

Faites-moi bientôt entendre quelque chose d'agréable de votre part : tout le système du monde dans lequel vous me voyez à présent impliqué dépend du cours favorable des planètes.

Avec les salutations amicales

de votre très dévoué R. W. »

29 nov. 1874 (Traduction : Michel Casse)

Mardi 1er décembre

Départ des Wagner pour Cobourg. Visite de l'atelier de Brückner, inspection des premiers décors pour L'Anneau du Nibelung.

Bayr.

⁽²⁾ Selon un répertoire de Berlin de l'année 1875, Franz Betz habitait au 46d de la Königgrätzstrasse, au rez-de-chaussée et au

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Emil Scaria, du lundi 7 décembre 1874.

« Cher ami et camarade!

Vous recevrez le deuxième acte dans 8 jours, car on m'a annoncé les exemplaires d'épreuve. Le troisième acte n'en est que l'a moitié de la gravure, mais il sera bientôt terminé lui aussi. Je compte cependant venir à Vienne (vers la fin février) car il manque un peu d'argent à mon comité directeur pour les travaux de terrain (avec la vue sur le jardin zoologique!) et j'ai promis dans tous les cas de rapporter ce qu'il faut. Je compte alors donner aux Viennois quelques fragments (uniquement des interludes orchestraux, bien sûr) du Crépuscule des dieux ; j'ai des réticences à donner des « scènes chantées » ; tout au plus des monologues ; si j'en trouve le début et la fin, je songerai aussi au monologue de Hagen au premier acte ; mais je ne sais pas encore comment et où cela commencera et finira.

Je m'inquiète beaucoup pour M^{me} Materna,

Je suis très inquiet pour M^{me} Materna qu'elle ne se laisse pas abîmer par des exigences de répertoire absurdes. Elle a toutefois la bonne étoffe (je vous en serai toujours reconnaissant!) mais... un homme est un homme et un chanteur est un chanteur! Si j'étais un Meyerbeer, je l'éloignerais immédiatement du théâtre afin de conserver toute sa force à la grande cause

Ma foi, je ne me fais pas de souci pour vous ! Restez-moi seulement fidèle et tout ira bien !

> Du fond du cœur de votre Richard Wagner.

7 déc. 1874. »

Bavreuth

(Traduction : Michel Casse)

Mardi 8 décembre

« L'après-midi, je lis avec Lusch *Les Précieuses ridicules* de Molière. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Peter Dubez, (1) à Budapest, du mardi 8 décembre 1874.

Très estimé M. Dubez!

Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai eu l'occasion de parcourir votre très excellent arrangement pour harpe ; je l'avais gardé pour un moment de loisir sans travail ni occupation. Aussi reconnaissant que je vous sois de ce travail, je regrette vivement de ne pas avoir consulté plus tôt là-dessus un artiste de votre valeur. Il nous faut à présent voir comment rattraper cela. Voudriez-vous avoir la bonté de regarder la partition de La Walkyrie chez l'ami Richter : si l'on peut y laisser les harpes telles que je les ai écrites, j'en serais ravi ; si ce n'est pas possible, il faudrait alors aussi graver un supplément à cette partition. Je veux cependant vous envoyer en partition le dernier acte de Siegfried dans lequel les harpes sont à nouveau abondamment employées avant qu'il ne soit gravé, afin que vous arrangiez immédiatement les voix de harpes ainsi qu'elles pourront être gravées dans la partition ellemême ; je charge donc aussi *Schott* de Mayence de vous — ou (pour plus de sûreté, puisque je ne connais pas votre adresse) à M. Richter, à votre intention envoyer cette partie de la partition en manuscrit.

Le dernier acte du *Crépuscule des dieux*, dans lequel les harpes sont également très abondamment

(1) Peter Dubez (Budapest, 1849 - *ibid*., 1890), harpiste au théâtre national de Budapest.

utilisées à la fin, vous sera envoyé par mes soins pour le même traitement.

Je vous renouvelle donc mes remerciements et vous assure de l'estime la plus amicale avec laquelle ie suis

Bayreuth très dévoué 8 déc. 1874 Richard Wagner.

P.-S. Voulez-vous exprimer à notre Richter mon grand regret que le malheureux *Rienzi* lui ait causé de la détresse, du dépit, des ennuis : espérons que tout cela ne le touche pas trop profondément et qu'il trouve aisément le réconfort dans son heureux état de fiancé

R. W. » (Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Adam Ludwig Mazière, à Mayence, le mardi 8 décembre 1874.

« Très estimé Monsieur!

Rubinstein (2) travaille à présent à la paraphrase promise de la scène des Filles du Rhin du dernier acte du *Crépuscule des dieux*. Veuillez me laisser la direction pour de nouveaux arrangements, à 2 et 4 mains, car je ne puis plus vous voir graver tant de choses peu pratiques et inutiles dans ce genre.

Klindworth travaille sur les dernières pages de la réduction pour piano ; vous recevrez tout avant le Nouvel An.

Il me faut maintenant vous prier de bien vouloir faire envoyer immédiatement la dernière partie du 3° acte de la partition de Siegfried, à savoir les 70 dernières pages, où les harpes entrent, à M. Hans Richter (directeur de l'opéra national à Pest, Spielgasse 3). J'ai en effet trouvé en l'excellent virtuose de la harpe de ce lieu Dubez l'homme qu'il faut, qui sait si bien traiter la harpe que je lui ai confié l'aménagement de mes phrases de harpe pour l'exécution pratique. Il l'a déjà fait avec les 6 harpes de L'Or du Rhin, et je dois vous demander de faire graver séparément son arrangement plus tard, comme supplément à la partition. Pour Siegfried, son arrangement ne peut maintenant être immédiatement intégré à la partition. Je vous prie donc de satisfaire ma demande!

Avec les salutations les plus respectueuses

Bayreuth dévoué
8 déc. 1874 Rich. Wagner. »
(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Friedrich Feustel, du jeudi 10 décembre 1874.

« Cher bon ami!

Encore plein de gratitude pour hier, je reviens déjà aujourd'hui faire appel à vous. Je voulais vous informer que me sont parvenus aujourd'hui de Berlin 818 reichsthalers (pour le *Vais. Fant.*). Je les ai provisoirement gardés pour moi, des dépenses connues (par exemple Kietz à Dresde pour le buste de moi en marbre terminé, etc.), ainsi que pour les calamités de la période de Noël et du Nouvel An, tout

⁽²⁾ Furent publiées de lui les 5 Musikalische Bilder aus R. Wagners Der Ring des Nibelungen (« Tableaux musicaux extraits du Crépuscule des dieux de R. Wagner) suivants, à 2 et 4 mains : I. La Walkyrie, 1. Siegmund et Sieglinde, 2. La colère de Wotan et les adieux à Brünnhilde. II. Siegfried, 1. Siegfried et l'Oiseau de la forêt. 2. Siegfried et Brünnhilde. III. Crépuscule des dieux. 1. Siegfried et les Filles du Rhin.

comme je retins pour des dépenses similaires mes faibles revenus du mois d'octobre dernier, en stipulant alors que je ne voulais pas déranger ou importuner inutilement votre bureau, car je ne me rends absolument pas compte dans quelle mesure je devrais témoigner ma reconnaissance pour les soins de vos employés. Préférez-vous cependant, pour quelque raison que ce soit, une autre façon de faire et verriez-vous un avantage à faire transiter mes avoirs par votre bureau qui m'est tellement cher. Veuillez simplement m'indiquer votre avis à ce sujet.

Seul janvier m'apportera des revenus plus importants que j'ajouterai alors dans tous les cas à notre compte courant. Je n'attends toutefois la grande poussée « en avant » de mes finances qu'en avril de l'année prochaine quand les bonnes recettes prévisibles du trimestre le plus lucratif de l'année s'ajouteront encore aux [contributions] promises par Schott

Voilà comment on nage et patauge ! On espère pourtant arriver finalement à la rive, surtout si quelqu'un qui ressemble à mon ami Feustel se tient enfin à vos côtés.

À dimanche donc ! Il devrait faire un temps splendide ! De tout cœur vous salue

Votre
Bayreuth toujours reconnaissant et dévoué
10 déc. 1874. Richard Wagner.

P. S. Le *sgrafitto* m'a quand même coûté que que chose aussi! »

(Traduction: Michel Casse)

Lundi 14 décembre

« Récemment R. m'a dit cette jolie chose : Brahms compose comme Bach aurait aimé composer. »

Mardi 15 décembre

« R. a rêvé que nous avions un second fils, un petit garçon d'un an, blond et bouclé, et R. se réjouissait de le voir bien grandir et fixer déjà un regard ferme sur les choses. C'est le résultat de tous ces sauts, me dit R.; hier au soir en effet, les enfants se sont amusés à sauter sur les coussins turcs et R. leur a montré comment il fallait s'y prendre, sautant mieux et plus haut que tous les autres. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, au professeur Carl Emil Doepler, (1) du jeudi 17 décembre 1874.

« Très estimé Monsieur!

Je me permets de vous demander si vous seriez disposé à vous charger de la conception des costumes ainsi que de la supervision de leur réalisation pour les représentations festives que je prévoie de donner à l'été 1876 de mon festival scénique en quatre parties L'Anneau du Nibelung.

Pour vous donner une idée provisoire du caractère de la tâche, je vous envoie non seulement un exemplaire du poème dramatique, mais aussi des brochures relatives à son exécution. Vous reconnaîtrez immédiatement que c'est la difficulté de la chose qui m'a déterminé à chercher un excellent artiste, particulièrement expérimenté dans le domaine dont il s'agissait.

Je crois qu'il faut considérer la tâche que j'impose comme un riche champ offert à l'invention. Car, fondamentalement, je ne demande rien de moins qu'un

(1) Carl Emil Doepler (Varsovie, 8 mars 1824 - Berlin, 20 avril 1905), peintre et illustrateur. Il dessinera les costumes du *Ring*.

tableau caractéristique, présenté sous forme de figures individuelles, destiné à nous montrer avec une vivacité précise des événements personnels d'un âge culturel très éloigné de toute expérience ou lien avec ce que l'on connaît. Vous vous apercevrez bientôt qu'il faut absolument proscrire l'image que l'on a cherché à mettre en avant pour la représentation des personnages de la chanson médiévale des Nibelung d'après le modèle de Cornelius, (2) Schnorr (3) et autres. Si, au contraire, on a récemment étudié les représentations de la mythologie spécifiquement nordique, on voit bien comment on a cherché à s'en tirer en imaginant modifier de manière caractéristique l'Antiquité classique. Les allusions des auteurs romains ayant été en contact avec les peuples germaniques à propos de leur costumes ne semblent pas encore avoir réussi à retenir l'attention. Il y aurait, par conséquent, selon moi, pour l'artiste qui voudrait prendre à son compte le reproche que je lui fais, un champ particulier ouvert aussi bien à la compilation ingénieuse qu'à son invention ; et je ne saurais rien désirer de plus que de vous voir, très honoré Monsieur, vous approprier cette tâche.

En vous invitant à bien vouloir me faire connaître votre bon plaisir à cet égard, j'ai l'honneur, de vous saluer avec un parfait respect,

votre

Bayreuth dévoué serviteur 17 déc. 1874. Richard Wagner. » (Traduction : Michel Casse)

Vendredi 18 décembre

« Les nouvelles du monde extérieur pour notre cause sont bonnes; les Viennois envoient 900 thalers, Mme Schott 300, un concert annoncé sous la direction de Richter promet d'être bon. Il faut d'ailleurs que bien des choses favorables arrivent en même temps si R. veut annoncer ses répétitions pour l'été prochain. (...) — Chagrin provoqué par les enfants, ils se sont déguisés en fantômes et R. leur demande : que ferez-vous dans quinze ans ? Eva fait cette réponse inspirée par les autres : « Alors, tu mourras! » L'étourderie des enfants peut blesser très profondément, elle frôle la grossièreté, même si elle fait tout leur bonheur. — R. a rêvé aujourd'hui que je n'avais plus d'argent, Hans me l'avait gardé ; il m'appelait pour m'aider, mais il ne pouvait pas trouver l'argent, il en était empêché par sa première femme qui se moquait de lui du regard et de la parole, ensuite par les domestiques et par les enfants, enfin par l'indiscrétion d'un homme ; il cherchait en vain une clef, la trouvait enfin, mais elle se cassait en deux et, pendant tout cela, il souhaitait ardemment en finir avec cette affaire !... »

Samedi 19 décembre

« Conséquence des pénibles impressions d'hier, j'ai rêvé de vêtements de deuil. R. a rêvé de princes qu'il devait recevoir, ce qui faisait pleurer une femme blonde de dépit de se voir reléguée à l'arrière-plan. — R. prépare son voyage, il part à 1 heure pour Leipzig afin de voir *Jessonda* (4) avec Mme Mahlknecht. »

⁽²⁾ Peter von Cornelius (Düsseldorf, 23 septembre 1783 - Berlin, 6 mars 1867), peintre et fresquiste. Il illustra la *Chanson des Nibelungen*. Le compositeur Peter Cornelius était son neveu.

⁽³⁾ Julius Schnorr von Carolsfeld (Leipzig, 26 mars 1794 - Munich, 24 mai 1872), peintre et graveur. Le ténor Ludwig Schnorr von Carolsfeld, créateur de Tristan, était son fils.

⁽⁴⁾ Jessonda, opéra en trois actes de Louis Spohr, créé le 28 juillet 1823 à Cassel, fort apprécié de Wagner, qui le dirigea à plusieurs reprises.

Lundi 21 décembre

« R. n'est revenu qu'aujourd'hui à 4 heures ; (...) Jessonda l'a tout d'abord beaucoup ému, mais ensuite il a trouvé les absurdités trop grandes (brahmanes à moustache et bayadères à chignon!). »

Mardi 22 décembre

« Nous parlons de *L'Anneau du Nibelung* et R. me dit qu'il est étrange qu'il l'ait conçu sans connaître le système schopenhauerien : « Śi je l'avais connu, j'aurais été moins naïf dans le choix de l'expression. » Il dit : « Lorsque j'ai lu Schopenhauer pour la première fois, je ne l'ai pas compris du tout, car je ne disposais plus de la force qui m'avait permis de créer mon poème. » »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Verena Stocker, (1) du mardi 22 décembre 1874.

« Chère Vreneli!

Je veux toujours vous appeler ainsi, en souvenir des temps où votre bon Jakob et vous me faisiez preuve de tant de fidélité et d'amour ! — Je ne puis laisser Noël sans vous certifier que je ne cesserai jamais de me remémorer ces temps-là. Je vous envoie aujourd'hui encore pour mon petit filleul, Wilhelm, que j'aurais aimé voir grandir avec mon Fidi, un petit cadeau de parrainage, soit pour sa caisse d'épargne, soit pour lui faire acheter par ses bons parents quelque chose de bon et d'utile. Choisissez-le bien !...

C'est avec une grande satisfaction que j'apprends que vous êtes toujours prospères et allez bien.

(1) Verena Weidmann (Embrach, près Zurich, 3 août 1832 - 1906), gouvernante de Richard Wagner à Munich, Genève et Tribschen. Elle épousa le 30 janvier 1867 Jakob Stocker, qui entra au service du compositeur. Son premier enfant, Wilhelm Richard, né le 4 octobre 1868, eut Richard Wagner pour parrain.



Verena Stocker.

J'espère que Jakob est toujours en bonne santé? — Nous en avons maintenant terminé avec l'aménagement de notre maison, à grand-peine, mais à notre entière satisfaction : vous en serez contents quand vous nous rendrez visite. La santé, Dieu soit loué! est bonne en général ; et les enfants, notamment Fidi, nous apportent de grandes joies. Nous avons aussi ici d'excellents amis qui nous rendent la vie très facile. Ma grande entreprise me cause certes beaucoup de soucis, mais elle va de l'avant. Dès l'été prochain, de grandes répétitions auront lieu dans mon théâtre et en 1876 ce seront les représentations. Ma foi, vous viendrez sûrement pour cela? — Je pense toujours que, si vous avez bien fait fructifier votre fortune à Lucerne, vous devriez pouvoir monter ici une affaire pour hôtes très facile (parce que seulement pour un temps court en été) mais assurément bien rémunératrice. Plus de détails làdessus bientôt! Pour aujourd'hui, un bonjour cordial de tous à « Wahnfried » à tous ceux « dans la mousse »!

Votre
Bayreuth fidèle et dévoué
22 déc. 1874. Richard Wagner. »
(Traduction : Michel Casse)

Vendredi 25 décembre

« Ce matin, on nous joue l'Idylle et, à la fin, « ditesmoi, enfants », (2) R. et moi fondons en larmes. J'apprends ensuite comment R. a gardé son secret. Il a engagé l'orchestre de la Cour et a dirigé hier la répétition à l'Auberge du Soleil. Il me raconte que les enfants se sont bien conduits lors de cette répétition, sans affectation, et pourtant avec modestie. Nous prenons le petit déjeuner dans la salle, les musiciens jouent des extraits de Lohengrin, de Tannhäuser, des chanteurs. Journée bienheureuse majestueux dans la musique, doux en paroles, R. me dit que je peux bénir mon anniversaire puisqu'il le célèbre ainsi. (...) Un maçon est tombé aujourd'hui au théâtre, il est mort. (...) Comme je dis le soir à R. que cela a été mon plus bel anniversaire, il me demande pourquoi et je lui réponds : parce que Le Crépuscule des dieux est achevé et qu'ainsi le principal souci de notre vie est écarté!»

Jeudi 31 décembre

« Saint-Sylvestre (...). « Ta twam asi », (3) tu es tout, répète-t-il en me montrant les enfants, la maison, ses œuvres. — Lorsqu'il sort l'après-midi, il prend toujours du pain pour les oiseaux et notre jardinier a mission de balayer notre pierre tombale et d'y jeter de la nourriture pour eux. Je vais au temple avec Eva et Fidi et nous chantons à la lumière des bougies le choral « remerciez Dieu. » (...) Nous faisons beaucoup de musique jusque vers minuit, une symphonie de Haydn, des extraits du Templier et de la Juive (4) (et R. démontre à cette occasion que les Allemands n'ont aucun goût ni aucun style et aussi que la situation est tout pour le musicien et non pas la diction). L'année fait son entrée avec les cloches, nos domestiques présentent leurs compliments, je vais voir les enfants, ils sont tous endormis et seule Loldi se réveille ; nous nous souhaitons d'être heureux. »

⁽²⁾ Il s'agit des premières paroles du *Kindercatechismus*, RWV 106, donné l'année précédente dans une version pour chœur et piano. En 1874, il fit une version avec orchestre.

⁽³⁾ Tat Tvam Asi (« Je » ou « Tu es cela ») est un mantra sanskrit, utilisé pour désigner l'unité d'Atman (le soi ou âme individuelle). (4) Der Templer und die Jüdin, opéra de Marschner, créé à Leipzig le 22 décembre 1829, d'après Ivanhoé de Walter Scott.

UN OPÉRA VIKING : « HARALD » D'ANDRÉAS HALLÉN

par Sebastián Fabricius (1)

La Suède, de par son héritage nordique, est culturellement proche de la musique et de la sensibilité wagnériennes. Pays de vikings et de scaldes, Wagner lui-même s'est nourri de cette grandeur sublime qui illumine les anciennes poésies eddiques des couleurs les plus tragiques, faisant de l'Anneau un hommage colossal, non seulement aux légendes germaniques de son pays natal, mais aussi au trésor commun de tous les peuples du Nord. Il fallait donc s'attendre à ce que d'autres artistes de ces régions s'enthousiasment pour l'œuvre unique du génie de Bayreuth.

De Suède, précisément, et comme produit de cette admiration, nous sont venus trois véritables joyaux musicaux que tout wagnérien saura apprécier. Nous voulons parler de *Harald der Wiking* d'Andréas Hallén (1846-1925), *Tirfing* de Wilhelm Stenhammar (1871-1927) et *Arnljot* de Wilhelm Peterson-Berger (1867-1942). Parmi les « opéras vikings » – nous les appelons ainsi à cause de leur sujet – on pourrait également inclure *Vikingarne* d'Ivar Hällstrom (1826-1901), même si l'on relèvera que le style de ce compositeur est plus proche de Verdi que de Wagner. Nous voudrions parler ici, pour avoir été le premier, de *Harald der Wiking* de Hallén.

1. Andréas Hallén, le compositeur

Johan Andreas (Andréas) Hallén, né le 22 décembre 1846 à Göteborg et décédé le 11 mars 1925 à Stockholm, est un compositeur, chef d'orchestre, critique musical et professeur de musique. Après des études en Allemagne, il devint directeur musical de la Société de musique de Göteborg (1872-1878), puis professeur de chant à Berlin (1880-1882) ; il fonda également la Société philharmonique de Stockholm et en fut le directeur de 1885 à 1895. Il fut second chef d'orchestre de l'Opéra royal de Suède (1892-1897), directeur de la Société philharmonique de Malmö (1902-1907) et professeur de composition au Conservatoire royal de musique (1909-1919). Hallén fut un pionnier de la nouvelle musique allemande en Suède, et son Harald Viking fut le premier opéra wagnérien suédois. En ce sens, son affinité- avec l'Allemagne était remarquable et sa formation musicale fut éminemment germanique : il étudia au conservatoire de Leipzig en 1866-1867, au conservatoire de Munich en 1868 et à Dresde en 1870-1871. En 1876-1877, il se rendit de nouveau en Allemagne et en Autriche pour se perfectionner dans le domaine du chant. Pendant les années 1878 et 1883, il vécut à Berlin, où sa première épouse, Anna Margaretha Schloss, était d'origine allemande. Dans ses lettres, il affirma éprouver beaucoup plus d'affinité pour l'Allemagne que pour son propre pays : « Je suis beaucoup plus allemand que tous les Allemands [de Suède] réunis ». (2)



Andréas Hallén.

Il fut élu membre de l'Académie royale de musique de Suède en 1884, et parmi ses œuvres on compte 4 opéras (*Harald der Wiking, Hexfällan, Waldemarsskatten* et *Valborgsmässa*), de la musique de scène pour 6 ouvrages, de la musique orchestrale (4 poèmes symphoniques, 2 rhapsodies, 4 suites, 2 marches d'hommage, etc.), des œuvres pour chœur avec ou sans accompagnement (orchestre, piano, orgue, etc.), ainsi que de nombreuses mélodies.

Lors de ce séjour à Berlin, Hallén fit à l'automne 1878 la connaissance de Hans Herrig (journaliste allemand, dramaturge et également grand propagandiste de Wagner) avec qui il projeta l'opéra *Harald der Wiking*.

2. Hans Herrig, le librettiste

Herrig était un écrivain allemand aujourd'hui oublié, qui connut son plus grand succès avec une œuvre écrite en 1883 pour célébrer le 400° anniversaire de la naissance de Martin Luther. Né à Braunschweig en 1845, il partit étudier à Berlin dans les années 1860 et y resta pendant plus de vingt ans avant de s'installer à Weimar en 1888, où il restera jusqu'à sa mort. En 1872, il commença une carrière de journaliste à Berlin, devenant rédateur en chef du journal libéral Berliner Börsen Courier. De 1881 à 1888, il fut rédacteur en chef du quotidien national conservateur Deutsches Tageblatt, publié entre 1881 et 1892. Il écrivit aussi des livres sur des sujets historiques, ainsi que quelques pièces de théâtre. En tant

Contribution to the Swedish-German Cultural Contacts in the Late Nineteenth Century », dans *Svensk tidskrift för musikforskning*, vol. 93, Stockholm University, Stockholm, 2011, pp. 33-76.

⁽¹⁾ Nous remercions nos amis de l'Associació Wagneriana de Barcelona, d'avoir bien voulu nous autoriser à traduire et reproduire cet article paru dans leur revue *Wagneriana*, n° 25, de février 2024. (M. C.)

^{(2) «} Ich bin viel mehr Deutscher wie alle diese geborenen Deutschen zusammen. » (Lettre à Herrig, 26 juin 1885, pp. 2-3). Les citations des lettres sont tirées de l'excellent article de Martin Knust : « "Klappern und wieder klappern! Die Leute glauben nur, was gedruckt steht.": Andréas Hallén's Letters to Hans Herrig. A



Hans Herrig.

que dramaturge, il était fortement influencé par Wagner. Cela est manifeste surtout dans ses trois livrets d'opéra, *Harald der Wiking*, *Alexius* et *Geminianus*.

Comme journaliste et poète, il se concentra sur l'histoire allemande, Richard Wagner, Arthur Schopenhauer, l'Église primitive et le protestantisme. Mais à l'exception de *Luther*, ses drames n'eurent pas d'impact durable. Herrig appartenait à la périphérie de Bayreuth et entretint une correspondance avec Wagner et Friedrich Nietzsche. C'est probablement ce qui le rendit intéressant aux yeux de Hallén. En avril 1870, Herrig écrivit sa première lettre à Wagner, et dès le début, cet admirateur enthousiaste parut un peu étrange à Wagner. Comme le rapporte Cosima : « R. me montre une lettre du poète Hans Herrig qui semble vraiment obsédé par les idées de R. » (1) La correspondance entre Wagner et Herrig s'intensifia toutefois au cours des mois suivants et ils se rencontrèrent même au printemps 1871.

3. Genèse de Harald der Wiking

L'idée de ce projet, dont le titre préliminaire était Hagbarth und Signe, naquit peu après la rencontre entre Hallén et Herrig en 1878. Sur la demande de Hallén, Herrig tira le livret de son opéra du drame en cinq actes *Hagbard og Signe* (publié en 1815) du grand poète romantique danois Adam Gottlob Oehlenschläger (1779-1850), qui s'est lui-même inspiré du couple d'amants légendaires du folklore scandinave, dont la version la plus complète figure dans la *Gesta Danorum* (livre 7).

Une fois le projet préparé, Hallén créa l'instrumentation, dont la partition complète fut prête au printemps 1880. Son plan de composition est identique à celui de Wagner sous ces aspects. Ainsi que le rapporte Herrig dans son prologue à *Drei Operndichtungen* (« Trois Poèmes d'opéras »), après avoir terminé la composition, Hallén et lui se rendirent compte de l'existence d'un autre opéra *Hagbarth und Signe*, achevé en 1874 par le hongrois Ödön von Mihalovich (1842–1929), autre compositeur wagnérien. (2) C'est pourquoi Hallén suggéra de changer le titre de son opéra et, par conséquent, aussi les noms des personnages principaux. Pour conserver l'allitération et le nombre de syllabes, « Hagbard » se transforma en « Harald » et « Signe » en « Siegrun ».

4. Création

La première eut lieu à Leipzig le 16 octobre 1881 et ce ne fut que grâce à la médiation de Franz Liszt que le drame musical connut la scène. Hallén répondit à cette amabilité en dédiant sa deuxième rhapsodie orchestrale à Liszt. Hallén dirigea lui-même les répétitions et l'exécution du chœur, tandis qu'Angelo Neumann était chargé de la production et qu'Arthur Nikisch, maître de chapelle de l'Opéra de Leipzig, officiait en qualité de chef d'orchestre.

Le 18 février 1884, il fut présenté à l'opéra royal de Stockholm sous le titre suédois *Harald Viking* et un livret traduit par Adolf Lindgren. Lors de la première scène du troisième acte, la représentation fut interrompue pour applaudir les musiciens et le compositeur. De plus, lors de la deuxième représentation, le

(2) Herrig: Drei Operndichtungen, Berlin, 1881, pp. XII-XIII.



Signhild et Hagbard. Tableau de 1861 de Josef Wilhelm Wallander (1821–1888).

⁽¹⁾ Entrée du 18 avril 1870 : « R. Bringt einen Brief des Dichters Hans Herrig, welcher wirklich von R.'s Ideen bis zur Besessenheit erfüllt zu sein scheint.».



Représentation de Harald Viking en 1912 à Stockholm.

compositeur fut célébré de cette manière, ce que Hallén considéra comme exceptionnel. Le compositeur lui-même souligne l'excellente technique scénique et d'éclairage et la décoration scénique, loue les solistes et considère la qualité globale de cette représentation bien plus élevée que la première à Leipzig trois ans plus tôt. (1) En effet, le décor à grande échelle, ainsi que les répétitions minutieuses, étaient vraiment exceptionnels et même le répertoire de l'opéra royal fut planifié (en retardant la première représentation suédoise des Maîtres chanteurs de Wagner, œuvre qui aurait sûrement pu rivaliser avec Harald dans la faveur du public) de telle manière à faire de l'œuvre de Hallén le seul opéra nouveau à grande échelle présenté au cours de la saison de Stockholm de 1883-1884.

Harald Viking fut à nouveau joué cinq ans plus tard environ à Stockholm, le 27 mars 1889, comptabilisant un total de 15 représentations jusqu'en 1912. Il fut alors relégué au second plan, à mesure que les ouvrages de Wagner gagnaient en popularité dans le nord de l'Europe, jusqu'à ce qu'il tombe finalement dans l'oubli. Le progrès des œuvres de Wagner ne fut d'aucune aide pour « le Wagner suédois ».

5. Texte et musique de Harald der Wiking

L'action se déroule au Danemark à l'époque viking. La reine Bera célèbre dans son château de Själand (Seeland ou Sélande) une fête du printemps et a invité le chef viking norvégien Harald et ses hommes, qui y ont débarqué par hasard. De doux sentiments naissent entre Harald et la fille de Bera, Siegrun. Lorsqu'il tue dans un duel Erik, le fils du roi et frère de Siegrun, elle se sent obligée de se venger, mais son désir d'amour l'emporte sur son désir de vengeance. La reine Bera, furieuse, ordonne à ses hommes de poursuivre les Vikings et tente d'insuffler à sa fille la haine de Harald, mais découvre ensuite que Siegrun a quitté le château en secret pendant la

nuit. Bera oblige Gudmund, un chanteur de la cour, à révéler par où elle s'est enfuie. Cette même nuit, au clair de lune, Siegrun et Harald ont le temps de déclarer leur amour avant que les hommes d'Erik ne parviennent à se venger. Harald est tué dans le dos et meurt après un air émouvant. Le corps est transporté sur le pont avant du navire pour un enterrement viking en mer, tandis que Siegrun monte à bord avec une torche à la main, coupe l'amarre et met le feu au navire, qui s'éloigne lentement, tandis que le thème de l'amour/mort résonne dans le postlude orchestral.

Harald der Wiking est considéré comme un « opéra » tant sur la première page de la partition vocale que sur le livret, bien que Hallén ait qualifié Harald de « drame tonal » dans sa dédicace de la partition vocale imprimée. Néanmoins, le modèle de Harald, c'est-à-dire la musique et la poésie de Wagner, s'avère indéniable. Son livret est souvent un montage de vers wagnériens et une combinaison de conditions requises, d'actions et même de symboles sur le modèle wagnérien.

Juste quelques exemples : le caractère provocateur et pessimiste de Harald ressemble tant au Hollandais volant qu'à son navire. Le navire de Harald a lui aussi des voiles noires et il se présente au public avec un monologue qui rappelle celui du Hollandais. Tout comme dans *Le Vaisseau fantôme*, dans *Harald* il y a une ballade au deuxième acte, à savoir celle chantée par Gudmund, qui présage des événements futurs, en l'occurrence la mort héroïque qui mène au Walhalla. Cette ballade expose également le leitmotiv du postlude orchestral du troisième acte, qui clôt majestueusement l'œuvre. Cette ballade expose également le leitmotiv du postlude orchestral du troisième acte, qui clôt majestueusement l'ouvrage.

L'entrée des Vikings au premier acte accompagnée d'un motif de trompette dissonant dans le style du *Vaisseau*, tandis que les Zélandais célèbrent le printemps avec des chants et des danses, se rapproche de l'éveil de l'équipage du Hollandais au troisième acte du drame de Wagner.



Selma Ek (1856-1941) en Siegrun de *Harald Viking* en 1884.

La fuite des deux amants n'est pas sans rappeler celle de Sieglinde et de Siegmund dans *La Walkyrie*, et toute la première scène de l'acte III est construite suivant l'exemple de *Tristan et Isolde*. Souvenonsnous, par exemple, du moment où Harald attend Siegrun sur le bateau, attendant avec une angoisse insistante :

« Kommst du, Siegrune? » (1)
Et Siegrun, en arrivant, s'exclame :
« Harald! Hier bin ich!
dein bin ich,
Dein für immer,
verliere die Heimat
für Haralds Liebe. » (2)

Et les derniers vers du duo Harald/Siegrun, chantés à l'unisson par les deux personnages, sont :

Seelen fliessen süss zusammen! Wonnig jauchzt es Brust an Brust Namenlose Liebeslust! (3)

Tandis que les derniers vers de Tristan et Isolde à l'acte II, scène 2, sont :

endlos ewig einbewußt: heiß erglühter Brust höchste Liebeslust! (4)

(1) « Viens-tu, Siegrune ? »

On peut en dire autant de situations telles que la torche de Siegrun dans le tableau final. Les modèles pour cette scène pourraient être l'extinction de la torche par Isolde au deuxième acte de *Tristan*, ainsi que la grande scène finale du *Crépuscule des dieux*, bien que, il est bon de le dire, l'intrigue est basée sur une ancienne légende nordique.

La structure générale des livrets d'opéra de Herrig est la même que celle de Wagner. Tous se composent de trois actes, comme cela est le cas dans la plupart des œuvres de Wagner. Les similitudes entre leurs styles poétiques sont également évidentes. Herrig emploie la technique de l'allitération tout comme Wagner, notamment dans son *Anneau*.

En ce qui concerne la musique, le modèle wagnérien y est également omniprésent, bien que l'on puisse trouver des influences d'autres compositeurs tels que Liszt, Grieg et Meyerbeer, ou des mélodies traditionnelles inspirées du folklore suédois, comme dans les scènes de fête du premier acte. L'utilisation de ce que l'on appelle le letimotiv, qui apparaît déjà dans la tradition de l'opéra depuis au moins le XVIII° siècle, mais que Wagner a magistralement développé pour représenter musicalement des symboles et des situations dramatiques, est caractéristique.

Dans *Harald*, par exemple, nous avons le motif du « Viking » ou du « Drakkar ou bateau-dragon » qui se présente d'abord dans le prélude de l'opéra ; dans la scène finale, il apparaît dans le premier solo de Harald (« Die wilden drohten den Drachen zu lenken... ») (4) et dans l'épisode de la marche funèbre, après la mort de Harald. Il y a également un motif du « Walhalla » ou de la « mort » qui apparaît dans plusieurs variations, par exemple dans les paroles de Harald : « Ob mich die Winde dorthin weh'n / zu der Sonne / sel'gem Heimat... » (5) et le « motif de Siegrun » émerge comme un geste extatique de nostalgie dans les remarques finales de Harald.

Si l'on veut trouver des différences, on peut dire que le style musical de Hallén est plus laconique que celui de Wagner. La durée de l'ensemble de l'opéra Harald est d'environ deux heures et demie. Il est donc considérablement plus court que les opéras ou les drames musicaux de Wagner, à l'exception du Vaisseau fantôme. C'était également le cas des compositeurs suédois de la génération des années 1890, qui admiraient Wagner mais ne copièrent pas simplement son style et essayèrent d'écrire avec moins de complexité que le Wagner de ses dernières œuvres. Wilhelm Peterson-Berger affirme dans son livre Richard Wagner som kulturföre teelse (Richard Wagner comme phénomène culturel) (6) que la mentalité scandinave exige une musique plus courte, claire et concise que pour les auditeurs allemands.

6. La relation de Hallén avec Richard Wagner

La musique de Wagner eut un fort impact sur Hallén comme compositeur, ce qui lui valut le surnom de « Wagner suédois » et, jusque fort tard dans sa vie, il s'en tint au modèle de ce que l'on appelait la Nouvelle École allemande. La forme et la technique d'instrumentation des compositions de Wagner des décennies 1840 et 1850 se retrouvent dans de nombreuses œuvres orchestrales de Hallén, par exemple

^{(2) «} Harald! Me voici! / je suis à toi / À toi pour toujours, / je quitte ma patrie / pour l'amour de Harald. »

^{(3) «} Les âmes s'unissent avec douceur ! / Elles exultent avec ravissement poitrine contre poitrine / Volupté amoureuse sans nom ! »

^{(4) «} à jamais à l'infini / d'une seule conscience : / suprême volupté amoureuse / d'un cœur brûlant d'ardeur ! »

^{(4) «} Les sauvages menaçaient de diriger le drakkar... »

^{(5) «} Que les vents m'y poussent / vers le soleil / bienheureuse patrie... »

⁽⁶⁾ Wilhelm Peterson-Berger, Richard Wagner som kulturföreteelse: sju betraktelser (Richard Wagner comme phénomène culturel: sept réflexions), Stockholm, 1913.



Partition du finale du premier acte de Harald der Wikinger.

dans son dernier poème symphonique, *Sphären-klange* (1) (première mondiale en 1905).

Malgré qu'il eût étudié la composition en 1868 à Munich avec Joseph Rheinberger (1839-1901), qui, entre parenthèses, était tout sauf un wagnérien — on peut en dire autant de Moritz Hauptmann (1792–1868), son ancien professeur à Leipzig, et Julius Rietz (1812-1877), professeur de Hallén à Dresde en 1870-1871, était même un ennemi bien connu de la Nouvelle École allemande — déjà en 1871 le premier poème symphonique de Hallén, *Frithjof och Ingeborg* (« Frithjof et Ingeborg »), était inspiré par le style wagnérien.

Bien que Herrig ait été en contact avec Wagner pendant treize années, il n'essaya jamais de lui présenter le compositeur suédois de son livret d'opéra. Wagner ne savait rien de Hallén, et il n'a été trouvé aucune preuve que Hallén se soit jamais rendu au festival de Bayreuth, bien qu'il ait écrit à plusieurs reprises à Herrig qu'il voulait le faire. (2)

Hallén était cependant un wagnérien convaincu et, lorsqu'il retourna en Suède à la fin de l'année 1881, il se retrouva au milieu d'une « bataille de Wagner » en cours, caractérisée par un mélange de positions musicales et idéologiques. D'une certaine manière, Harald Viking se transforma en emblème de ce débat, et Hallén lui-même exprima sa position sur un ton agressivement polémique, typique de l'époque, dans une série d'articles dans lesquels il se prononçait vivement en faveur du drame musical wagnérien. Hallén soulignait que, pour lui, il était crucial de réfuter l'affirmation de Nietzsche selon laquelle Wagner était le stade final d'un d'un développement culturel. Cela impliquerait de reconnaître que

Wagner n'avait pas réussi un style ou une école capable de prolonger ses idées à la génération suivante. (3)

Herrig explique son imitation de Wagner de la même manière. Pour lui, il est absolument nécessaire de continuer avec le nouveau concept dramatique de Wagner et de prouver ainsi sa solidité, ce que personne n'avait encore fait selon Herrig. (4) De toute évidence, aussi bien Hallén que Herrig craignent que l'œuvre et les théories de Wagner ne soient oubliées. Son point de vue illustre la réception de Wagner à la fin des années 1870 : les drames musicaux de Wagner, c'est-à-dire ses œuvres composées depuis Lohengrin, n'étaient à ce moment-là pas aussi bien établies que ses opéras, pas même en Allemagne. Parmi les œuvres de Wagner écrites après 1849, seuls Les Maîtres chanteurs fut un succès dès le départ. Ils devinrent partie intégrante du répertoire standard de l'opéra allemand dès sa création mondiale à Munich en 1868.

La situation changea radicalement au cours des décennies 1880 et 1890, quand les drames musicaux de Wagner devinrent populaires et, à la fin du siècle, dominèrent même le répertoire des opéras des pays germanophones. Ironiquement, la percée des œuvres de Wagner, pour laquelle luttaient Hallén et Herrig, réduisit les chances de Hallén de faire carrière comme compositeur.

(3) Selon Hallén, la situation était comme si « Wagner se retrouve seul, sans successeur, sans avoir créé d'école ou de style ». Il aurait donc « également pour l'époque suivante aucune signification !! » (Lettre sans date adressée à Herrig, probablement de la fin de l'été ou de l'automne 1879, p. 6).

(4) Herrig: Drei Operndichtungen, pp. IV-VII.



Illustration de l'ancienne légende de Hagbart et Signe.

^{(1) «} Musique des sphères ».

⁽²⁾ Par exemple, dans une lettre écrite le 18 juin 1884.



Andréas Hallén dans son bureau à Stockholm.

Hallén se décrit lui-même comme « le seul wagnérien dans tout le Nord ». (1) Cela ne veut pas dire, cependant, que Hallén fût orthodoxe ou sans critique à l'égard des œuvres du maître de Bayreuth. Au contraire, dans ses lettres à Herrig, il les juge plutôt avec sévérité, et même dureté, par exemple dans ses comptes-rendus d'une représentation de L'Anneau du Nibelung. Il était fasciné par « l'effet total » de la production de Leipzig, mais une chose qui déplaît au plus haut point à Hallén, c'est le personnage principal de toute la Tétralogie, Wotan. Hallén le considérait « peu intéressant » à cause de son comportement trop humain, de sa cupidité et de son égoïsme. (2) De tout l'Anneau, c'est La Walkyrie qu'il préfère, en particulier le premier acte et la quatrième scène du deuxième acte, (3) tandis que dans Siegfried, la scène d'Erda et la scène de conspiration du deuxième acte du Crépuscule sont trop longues à son goût. En outre, il n'appréciait pas que Siegfried doive tuer Fafner sur scène ; c'était pour lui un cas inacceptable de « cruauté envers les animaux ». (4)

D'autre part, Hallén se distancie des wagnériens orthodoxes, c'est-à-dire de la communauté des lecteurs et auteurs des Bayreuther Blätter de Hans von Wolzogen, qu'il décrivait comme des « ultras » (5) dont les idées pangermanistes, soutenait-il, éloigneraient les publics potentiels des pays non allemands. Néanmoins, Hallén s'est toujours considéré comme un fidèle partisan de la musique et de l'idéologie esthético-philosophique de Wagner.

(1) « $[\ldots]$ da ich der einzige Wagnerianer bin hier im Norden » (« car je suis le seul wagnérien ici dans le Nord ») Lettre sans date adressée à Herrig, sans doute du printemps 1880, p. 2.

(2) « Er ist mir zu wenig göttlich, es regt sich in ihm alles mögliche menschliche schlechte und gute Eigenschaften, er ist absolut nichts von beidem und kann mich als solcher nicht interessiren. Als Gott betrachtet ist er nur ein sehr langweiliger und griesgrämiger Egoist, der an sich alles raffen möchte und gar nicht weiß wie er es erreichen soll. » (« Il n'est pas assez divin pour moi, en lui s'agitent toutes les caractéristiques humaines possibles, bonnes ou mauvaises, il n'est absolument rien des deux et ne peut m'intéresser comme tel. Envisagé comme un dieu, il n'est qu'un égoïste fort ennuyeux et grincheux, qui veut tout rafler et ne sait pas comment y parvenir. ») Lettre à Herrig, 14 juin 1880, pp. 1–2. (3) Celle de l'annonce de la mort.

(4) « Daß ist ja gar zu abscheulich realistisch gemacht die ganze Wurmscene. Warum nicht solche Thierplagerei hinter der Scene aufführen? » (« Toute la scène avec le dragon est rendue de manière trop abominablement réaliste. Pourquoi ne pas jouer de pareilles tortures d'animaux derrière la scène?) Lettre à Herrig, . 18 juin 1880, p. 2.

(5) Lettre à Herrig, 10 décembre 1884, p. 2.

7. Conclusion

L'opéra Harald fut étiqueté comme une simple imitation de ses modèles wagnériens, dans lequel Hallén ne réussit pas à développer un style personnel caractéristique. C'est la même chose que l'on a dite de tous les compositeurs liés au Maître de Bayreuth et qui nous ramène à la vieille lutte entre qualité et originalité. Toute œuvre humaine est une imitation et, comme le dit le proverbe, il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; mas si la seule chose qui importe est d'être original, oublions Hallén et applaudissons les monstres de l'opéra moderne.

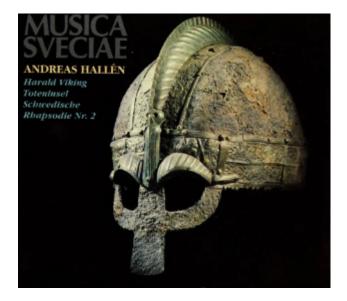
Harald der Wiking est une œuvre de qualité. Nous avons, par bonheur, l'unique gravure disponible (l'acte III seulement) du label Musica Sveciæ, réalisée le 6 juin 1974 par l'orchestre symphonique de Malmö, dirigé par Stig Rybrant, avec des solistes et le chœur de la radio suédoise de Stockholm, CD publié en 1990. Le jeu de l'orchestre est irréprochable et Solweig Lindström, soprano à la voix douce et cristalline, et Åke Ljungbolm, ténor héroïque et puissant, se distinguent dans le rôle des protagonistes. De l'acte III se détachent le prélude, qui évoque délicatement l'atmosphère de Lohengrin ; le grand duo d'amour ; la prière aux dieux ; la promesse d'une vie future dans la patrie du soleil ; la mort de Harald et l'immolation de Siegrun.

Entendons-nous bien : Harald est une œuvre mineure comparée aux drames de Wagner (et nul jusqu'à présent n'a pu même l'égaler), mais il y a dans le drame de Hallén de la musique noble, palpitante d'humanité, de technique raffinée et une conception grandiose où règnent les sentiments les plus élevés.

Quel wagnérien qui se respecte ne serait pas ému au plus profond de lui-même à l'écoute de la musique sublime qui conclut l'œuvre, quand Siegrun, l'héroïne tragique de l'histoire, accompagne son bien-aimé dans la tombe, tandis que le feu consume le navire qui les emmènera dans l'autre monde, et que l'éclat des flammes se reflète avec une voracité sinistre sur la surface ondulante de la mer, devant l'infinie grandeur des cieux ? N'est-ce pas là l'essence véritable de la musique et de la poésie ? N'est-ce pas là le plus beau présent que puisse nous accorder l'Art?

Sebastián Fabricius

Traduction: Michel Casse



LETTRES DE COSIMA WAGNER À SA FILLE DANIELA VON BÜLOW 1866 - 1885

Suite de la correspondance, inédite en français, de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow, parue en 1933, trois ans après le décès de Cosima, sous le titre Cosima Wagners Briefe an ihre Tochter Daniela von Bülow 1866-1885 (Lettres de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow 1866-1885). L'édition, « autorisée », est passée sous l'œil et le ciseau éventuel de la censure de Bayreuth et de la famille Wagner, et cette correspondance a très certainement été soumise à des coupes ou des suppressions de lettres.

Petit rappel des différents enfants de Cosima Liszt, épouse von Bülow, puis Wagner :

- Daniela Senta von Bülow, l'aînée, née à Berlin, le 12 octobre 1860 ;
- Blandine Elisabeth von Bülow, née à Berlin, le 20 mars 1863 ;
- Isolde von Bülow, née à Munich, le 10 avril 1865 (quoique reconnue par Hans von Bülow, elle est la fille naturelle de Richard Wagner) ; - Eva Maria von Bülow, née à Tribschen, le 17 février 1867 ;
- Siegfried Wagner, né à Tribschen, le 6 juin 1869.

Michel Casse.

65

[De Bayreuth à Berlin, 3 février 1881]

Ma chérie, j'ai bien pensé à toi le 2, mais ce ne fut pas avec la ferveur intercessrice désirée par toi, parce que ta lettre n'est arrivée ici que le 3. J'espère à présent que tout s'est bien passé, il va sans dire que la révérence ne peut être assez profonde ni assez lente. Je me vois à peu près à ton âge présentée à S. M. le roi et recevant alors quelques compliments sur ma conduite, ce qui doit être toujours agréable, parce qu'on s'en souvient jusque dans ses vieux jours! Ta lettre nous a de nouveau grandement divertis, la science en Israël, la forme héréditaire médiocre de parvenu de K, le cuirassier se languissant, l'agitation inoffensive de Kathy demeurant toujours égale à elle-même (les enfants étonnés et qui par conséquent préfèrent jouer que regarder sont uniques!) quels tableaux! — J'aimerais bien aussi si les impressions étaient d'une différente sorte, mais « c'est comme cela, comment pourrait-il en être autrement ? »... Levy $^{(1)}$ était ici un après-midi, m'a raconté tes succès en tant qu'esprit et beauté et m'a dit que Kathi lui avait dit que les souhaits de X. à ton égard étaient en conséquence absolument sans espoir, parce que j'y était opposée. Raconte ces bêtises de Kathi à Mimi pour l'amuser. — Levy ne l'a pas très bien fait ; Papa était très fatigué et par conséquent fort irritable, et la soirée avec Rubinstein (2) Wolzogen (3) et Joukowsky (4) ne fut pas « des plus fructueuses » parce que la phase de la lune favorable ne brille pas en ce moment sur Rubinstein. Je lui demandai en fin de soirée de m'écrire le bref texte de Stein sous sa copie des sonnets pour ton grand-père ; réponse : « Je n'ai pas le temps, bonne nuit ». — Cette réponse m'a laissé le sentiment que nul être que nos frères israélites, et tout particulièrement Rubinstein, ne peut nous rendre aussi chrétiens, et c'est un mérite qu'ils ont pour nous. La soirée

suivante (Feustel, Joukowsky, Humperdinck) s'est mieux passée ; Feustel avait lu beaucoup de choses au sujet du père de Joukowsky et l'amena aimablement dans la conversation. Hier, Marie Zedtwitz à table (6 heures), Wolzogen, à qui je dus communiquer une grande lettre de reproches de M^{me} Jäger. Elle se plaint que l'on dise que ton Papa n'aimait pas Jäger et qu'il ne chanterait pas Parsifal. J'ai cherché à la calmer. Fidi est allé à la fête foraine et une remarque sur mes droits à l'appartement du bas pendant la durée du festival a donné lieu à une petite agitation qui a failli faire quitter Bayreuth au pauvre Joukowsky, mais en 5 minutes ce fut réglé.

Boni va avec Scheffer chez Reitzenstein à l'Anker. Tu as là toutes les nouvelles ; il n'y a eu que de la lecture hier soir : La Vie de voyage* de Gobineau, charmant et original. (1) T'ai-je dit que j'ai reçu des lettres fort détaillées et ne pas négliger de la comtesse La Tour ? (2) Elle a également écrit à Mimi. Le comte paraît très malade, ce qui me touche de près.

Et maintenant, à toi, mon cœur! Oh, comme je te souhaiterais l'impression dont tu me parles ! Mais, aussi étrange que beaucoup de choses puissent paraître, je ne le considère pourtant pas comme impossible, et aimerais te conseiller un peu de longanimité. Hier, dans le Hofgarten, j'entendais un pic cogner fort, on aurait presque dit le claquètement de la cigogne, il étudiait assidûment son arbre, qu'il souhaite bien entendu creux. C'est à peu près ainsi qu'il nous faut procéder pour parvenir à la non-vacuité, pas trop vite, j'aurai bientôt dit bien regarder, mes chers yeux, mais s'abîmer quelque peu et reposer, [pour] voir plus loin que l'apparence extérieure. Souvent un tel regard éveille ce qui sommeille... par exemple, des natures telles que Stein (3) et Joukowsky, il faut regarder en elles et ne pas se lasser pour les rendre libre et assurées. Tu sais que tu trouvais Joukowsky ennuyeux, et on ne peut t'en tenir rigueur, mais un regard et une recherche un peu plus poussés t'auraient montré les choses sous un jour différent. Il n'est pas facile pour une nature aussi douée que la tienne de ne pas se laisser rapidement

⁽¹⁾ Herman Levi (Giessen, 7 novembre 1839 - Garmisch-Partenkirschen, 13 mai 1900), chef d'orchestre juif. Il dirigea la première de

⁽²⁾ Joseph Rubinstein, pianiste d'origine juive (Starokostiantyniv, aujourd'hui en Ukraine, 8 février 1847 - Lausanne, 15 septembre

⁽³⁾ Hans von Wolzogen (Potsdam, 13 novembre 1848 - Bayreuth, 2 juin 1938). À Bayreuth depuis 1877, il éditait les Bayreuther Blätter, le journal du « Cercle de Bayreuth ».

⁽⁴⁾ Paul von Joukowsky (Sachsenhausen, auj. quartier de Francfort-sur-le-Main, 13 janvier 1845 - Weimar, 26 août 1912), peintre d'origine russe. Il réalisa le dessin des décors de Parsifal.

^{*} En français dans le texte.

⁽¹⁾ La Vie de voyage est un des textes composant les Nouvelles asiatiques, parues en 1876.

⁽²⁾ Marie-*Mathilde* Ruinart de Brimont (Paris, 12 décembre 1838 - Rome, 27 mars 1911), peintre et épistolière. Elle avait épousé le 9 février 1867 à Turin le comte Victor Sallier de la Tour (1827-1894), diplomate au service du royaume d'Italie. Elle avait rencontre Gobineau en 1872 à Stockholm avec qui elle se lia d'amitié.

⁽³⁾ Heinrich von Stein (1857-1887), philosophe, précepteur de Siegfried Wagner à partir d'octobre 1879.

rebuter par la trivialité de la surface, mais parfois, hélas! assez rarement, cela vaut la peine de le faire, et l'on *découvre* ainsi des êtres humains; ce n'est pas une mauvaise expression, car ce que l'on découvre on l'a en partie créé, de même que l'homme doit d'abord purifier laborieusement ce qu'il retire avec peine du sein de la terre. Tu me comprends si bien, mon enfant, que je ne veux plus te donner beaucoup d'explications.

Achète tout ce qui t'est nécessaire, il s'agit ici de raisons devant lesquelles la haute économie doit s'effacer. Et tout le plus joli possible. — Et maintenant, salue mille et une fois Mimi, et remercie-la de sa gentillesse, qui à ton égard m'emplit d'une émotion débordante.

On te serre dans ses bras et te bénit, tu fais grand plaisir, avec l'espérance certaine et infaillible qu'une bonne étoile brille sur toi et t'accompagne toute ta vie

3 février 1881.

C. W.

Papa t'embrasse tendrement. Loldi et Eva sont toutes Caselmann. (1) Dimanche Rubinstein joua fort bien le quatuor en *la* mineur de Beethoven.

66.

[De Bayreuth à Berlin, 4 février 1881]

La présentation (2) semble avoir été assez bien réussie, mon cher enfant, et je te remercie de m'avoir donné des nouvelles aussi vite. L'impression que le prince héritier a faite sur toi est celle qu'il provoque en général et qui lui a valu sa grande popularité. Quant à l'humeur générale de ta lettre, mon cœur, je ne la comprends que trop bien et je ne dois pas te donner tort. Mais comme je suis une mère, et que si je n'ai pas à diriger ta destinée j'aimerais néanmoins guider ta conduite vis-à-vis d'elle, je reprends donc mon thème du pic d'hier avec les variations suivantes : faire la cour et laisser faire la cour font assurément partie des choses les plus insipides que le monde ait inventées, mais c'est simplement la forme par laquelle un homme fait savoir à une femme qu'il



Cérémonie de présentation à la cour impériale (ici, du temps de Guillaume II).

(1) Hermann Wilhelm Caselmann (Spire, 10 janvier 1820 - ?), doyen de Bayreuth de 1877 à 1899).

la distingue des autres. Pour commencer : voici qu'arrive l'homme-pic qui examine l'arbre près duquel il se retrouve, s'il le trouve creux il ne reste pas comme l'oiseau qui va chercher son ver, mais il s'en va, ou mieux il le laisse s'en aller (si l'on peut dire cela d'un arbre!). — C'est pourquoi je regrette que tu aies blessé M. v. S. et n'aies pas réfléchi que dans le monde un jeune homme ne peut pas se placer audessus des formes de ce monde, il devrait au contraire te dire: « si elles ne vous conviennent pas, ces formes, que cherchez-vous alors dans le monde ? » Lorsque je pense à toi et à ton sort, l'inquiétude me prends quelquefois de ce que, à cause de ta susceptibilité intransigeante, tu pourrais repousser et effrayer celui qui aurait été le plus proche de toi. Retiens-le bien, mon enfant : la femme doit apporter des soins sans limite à la plante de l'inclination, elle doit ne pas voir ce qu'il y a de particulier et de blessant afin de préserver et faire éclore le tout. Dans la vie, l'homme trouve ce qui est abrupt et incompréhensible ; chez la femme, il cherche ce qu'elle seule peut accorder : le calme, la stabilité, la création indulgente. — Ainsi que je l'ai dit, les sentiments doivent être soignés comme des plantes, la jardinière doit leur chercher avec patience le bon terrain, les monder, et les aider à produire de belles fleurs et de beaux fruits... pour moi, c'est comme si tu voulais simplement les cueillir comme une fleur ou

Comment cela sera-t-il pour toi plus tard, lorsque tu ne nous auras plus comme élément de vie ? Ne regretteras-tu pas de ne point avoir partagé la vie et les travaux d'un homme non insignifiant dans son genre (comme X. par exemple), un homme qui, grâce à l'art, te transporte quand même dans une sphère parente de la tienne ? Qu'il ne soit plus tout jeune serait pour moi une raison de parler en sa faveur et, mon enfant, et il te faut un peu créer le plaisir d'être avec les gens. Réfléchis à mes paroles : la vie est un devoir, si tu trouves quelqu'un pour qui tu commences à susciter un intérêt sérieux, alors cultive cet intérêt avec amabilité, et demandes-toi si tu pourrais accomplir ce devoir avec lui. Le sentiment est le résultat d'une sympathie amicale. Je crois que Mimi me donnerait tout à fait raison, elle sait comme moi que l'on ne réussit à découvrir les gens qu'avec de la patience affectueuse. Parce que les choses ne se passent pas toujours avec autant de force que dans la Siegfriedstrasse. Rosa (3) va t'écrire ; comme j'ai promis de me taire, je te pose une charade : mon premier est un arbre, mon second est une charge des Carolingiens, mon tout est un fiancé ! (4) Boni s'est très bien amusée chez les Reitzenstein, a beaucoup dansé avec le comte Brockdorff, soupiré avec Scheffer, avait l'air ravissante dans ta robe d'organdi et semble avoir plu. Elle va encore aller pique-niquer avec les Burchtorff! (5) — Joukowsky était! » presque vexé que je n'eusse pas transmis ses salutations, il me les a fait passer deux fois dans la journée. Feustel est allé chez lui et l'a inscrit à l'assurance-vie! Papa rédige un article pour les *Blätter*, (6) et hier nous lûmes avec plaisir une nouvelle de Cervantès : La Force du

⁽²⁾ De Daniéla à la cour impériale. Cette présentation avait lieu lors de la « Defiliercour ». Les « présentées » passaient une à une avec leur traîne et leur voile devant l'Empereur et l'Impératrice assis sur leur trône ; la grande maîtresse de la cour prononçait leur nom, elles faisaient la révérence, puis défilaient devant les jeunes cadets de seize à dix-sept ans, issus des premières familles de la noblesse, en costume Louis XIV.

⁽³⁾ Rosa von Staff (1862-1932), fille de Hermann von Staff-Reitzenstein. Voir bulletin des Rencontres wagnériennes, n° 357, p. 22, note 10. Amie des enfants Wagner.

⁽⁴⁾ Rosa von Staff venait de se fiancer avec un certain Eichmaier. L'arbre est le chêne (*Eich*, en allemand), et la charge des Carolingiens celle de maire (*Maier*).

⁽⁵⁾ Karl Alexander von Búrchtorff (Ratisbonne, 16 mai 1822 - Munich, 11 décembre 1894), président du district de Haute-Franconie de 1876 à 1893.

^{(6) «} Symphonie et drame », paru dans les Bayreuther Blätter.

sang. Quelque chose de conventionnel et de peu délicat, inconcevable qu'elle soit de la même plume que Preciosa, Vidriera et Rinconete! (1) Mais il en est ainsi, et combien peu d'apparitions parfaites l'on peut apercevoir! Ainsi donc, de l'indulgence, de l'indulgence, et beaucoup de travail personnel, et ce grâce à la longanimité! Je te serre dans mes bras en te bénissant.

Pour finir, je veux te dire une belle parole de Wolzogen: « quand on ne sait pas retenir sa bouche, il faut au moins tenir sa parole! — » Vendredi.

67.

[De Bayreuth à Berlin, 8 février 1881]

Mardi.

Je veux commencer ma lettre avant que je reçoive la tienne, afin que tu connaisses, ma chérie, mon humeur avant et après la lettre*. J'espère que tu as bien compris mon thème sur le pic et ses variations. Entre les deux il y eut le bal du prince héritier, et veuxtu dire à Mimi que, depuis ma cellule, je trouve tout à fait juste que la vieille Cour s'en tienne aux usages jusqu'à l'extrême, peut-être même jusqu'à l'apparence de l'arbitraire, tandis que la jeune laisse une porte ouverte à une bienveillance plus libre. C'est en tout cas une très bonne chose que tu aies réussi à faire la conquête du futur couple impérial. Et s'il y avait eu une petite intention d'humiliation de la part de l'autre partie, plus élevée, je te raconterai alors que l'on ne m'a jamais réservé ce genre de choses sans que, tôt ou tard, si je m'y tenais bien, ne me soit rendue la revanche la plus éclatante et la plus disproportionnée. Et c'est de là que la foi en la justice du destin a fait naître en moi sa superstition, qui s'attache aux choses de tous les jours, comme pour le peuple les innombrables miracles des saints à l'enseignement du sacrifice de Dieu. Parce que la plante isolée veut également se couvrir de son feuillage et le pivot principal fait monter en graine ses rejetons. — Depuis vendredi, je n'ai pas écrit ? Le soir, nous avons eu le dernier quatuor de Beethoven, pour notre plus grand bonheur! — Samedi, nous lûmes, à ma demande, la scène de la mort d'Henri IV, (2) avec un émerveillement et une émotion indicibles. Dimanche nous avons eu les petits Berr, que j'avais demandés ; j'ai eu une explication avec Loldi et Eva qui n'ont pas vraiment apprécié au début, mais qui ont finalement bien compris que je leur offrais peut-être là l'occasion unique de se préparer pour la confirmation, par la rareté extrême de la bonne action. Elles pleurèrent beaucoup lorsque je leur parlai de la préparation intérieure et extérieure, faisant peu de cas de cette dernière, et leur citai l'épître de saint Paul sur la charité. Fidi m'avait compris sans explication. Songe-donc, il lui a fallu interrompre la menuiserie, parce qu'il avait des durillons aux doigts et les mains toutes calleuses, mais il ne s'est pas plaint du tout et s'est laissé opérer avec courage et gaieté. Dimanche, Feustel s'annonça également à table et on lui fit très bon accueil ; il parla joliment de sa femme, qui n'avait jamais dit un mot

méchant sur quiconque, ce qui aurait consolidé le bonheur de leur mariage. Il ajouta ensuite que les séparations fréquentes avaient remplacé ce qui, entre d'autres couples, constitue l'intérêt idéal. Il parla aussi fort aimablement de Joukowsky, admettant qu'il avait d'abord été méfiant à son égard, je lui dis alors que nous avions à l'avance préparé Joukowsky à être accueilli par des mines sombres. Il prit congé et te portera nos salutations dans les 15 jours. Le soir nous commençâmes la pièce de Calderon Hérode et Mariamne et fûmes totalement enthousiasmés par le 1er acte. Hier, nous la terminâmes avec des sentiments mitigés, comme toujours lorsqu'on a affaire aux romans. Le puissant élan de la passion, une grande vivacité de l'action, le très habituel constat du tragique de l'existence, et avec cela une certaine manière de jouer avec l'effroyable et en même temps une réprimande de tous les sentiments à l'aide de la dialectique qui repousse. Si tu veux cependant connaître un joyau de la poésie de Calderon, lis alors le sonnet que, dans Pleure, femme, et tu vaincras, à la fin de la bataille perdue, Henri vaincu dit à sa « pâle étoile ». C'est unique dans l'art de la poésie dramatique et lyrique. Mais revenons maintenant à mon récit. Boni m'a rappelé qu'hier c'était l'anniversaire de Rubinstein, je l'ai invité à table. Il était belliqueux, triomphateur, avait, comme Papa le dit, le regard de Malvolio, et du mépris pour Joukowsky et Humperdinck, tout cela à la suite du succès de son article. Il dit au dernier qu'il était un Philistin, et au premier qu'il n'avait pas lu du tout sa lettre à cause de la mauvaise écriture et avait pensé en lisant « la vôtre » que le reste devait être similaire. Joukowsky lui fait cadeau d'un dessin de son père ; il fait remercier par Pepino au Reichsadler (3) et dire qu'il se ferait encadrer le dessin! Il représente pour moi le christianisme incarné, et comme j'ai reçu de lui aujourd'hui, avec le renvoi de livres, quelques lignes sans adresse, j'ai pensé le réinviter promptement parce que gagner en familiarité dans l'exercice de certaines sensations ne peut absolument pas nuire. — Franz Muncker (4) est également devenu correspondant de presse pour la gloire de Bayreuth, il a assez joliment écrit sur le théâtre et Wahnfried dans la presse de Vienne. Stein écrit de manière de plus en plus objec-M. s'exprime librement. Tu as tout mon paquet de nouvelles. Pauvre Pohl, (5) qui a perdu son enfant unique! Misère*, la misère le malheur et la souffrance presque de tous les côtés, et pourtant je ne ressens de l'horreur que lorsque le comportement des hommes face à leur destin est indigne.

Combien, combien j'ai pensé à toi ces jours-ci. Je ne sais pas si j'ai beaucoup de mérite à ton développement, en tous cas il me fait plaisir. Ton caractère est ferme, ton esprit est éveillé et tourné vers le bien, et la seule chose que je souhaite encore c'est qu'un peu plus de calme t'accompagne. Lorsque j'ai remarqué tes yeux bicolores peu après ta naissance, j'ai ressenti de l'inquiétude, parce que j'ai toujours vu dans les choses extérieures les symboles de l'intérieur ; je redoutais une rudesse, une agitation superficielle, mais je me suis bientôt consolée et me suis

⁽¹⁾ Personnages de trois autres nouvelles du recueil des Nouvelles exemplaires de Cervantès, auquel appartient aussi La Force du

^{*} En français dans le texte.

⁽²⁾ La pièce de Shakespeare.

⁽³⁾ Pepino, jeune serviteur italien de Joukowsky. Le Reichsadler « Aigle impérial ») est le nom de l'hôtel où réside Joukowsky.

⁽⁴⁾ Franz Muncker (Bayreuth, 4 décembre 1855 - Munich, 7septembre 1926), fils du maire de Bayreuth Theodor von Muncker. Historien littéraire allemand, il était depuis 1879 maître de conférences à l'université de Munich.

⁽⁵⁾ Richard Pohl (Leipzig, 12 septembre 1826 - Baden-Baden, 17 décembre 1896), critique musical. Sous le pseudonyme de « Hoplite », il défendit Liszt et Wagner dans la Neue Zeitschrift für

dit : elle est probablement destinée à une harmonie supérieure, je le crois et voudrais t'aider à y parvenir. - Lorsque par la suite j'ai vu chez toi certains traits d'une grande violence, je me suis demandé si j'étais bien appelée à les diriger vers le haut, vers la passion de la vérité, et quand je me suis rendu compte avec tristesse que tu accordais plus de confiance à des étrangers qu'à moi, je me suis reproché, ainsi qu'à mon compagnon d'infortune, de ne plus pouvoir, peut-être pour ton plus grand bien, t'élever dans la sévère rigueur du catholicisme. Tous ces soucis se sont à présent changés en joie, et c'est avec émotion et gratitude envers vous et mon étoile que je m'aperçois combien vous devenez toujours plus proche de moi, plus intime, et ce qui chez d'autres aurait peutêtre donné des germes de désaccord, est devenu pour nous le noyau d'une relation plus profonde. Je sais aussi avec certitude que toi et ton être êtes destinés à une sérénité supérieure et que les traits de l'esprit et du visage qui annoncent pour ainsi dire le charme scintillant tendent vers une paix rayonnante et vibrante. Accomplis-le en toi, mon cher enfant, et je voudrais y avoir aidé!

Pour passer de la profondeur à la surface : n'as-tu pas besoin d'argent ? Et qui paie ta lessive ? Sois correcte en tout. — Dis-toi que Hermine $^{(1)}$ m'a écrit ! Hermine la char à banc* de Richter ! Pleine d'affection reconnaissante pour nous. Cela m'a beaucoup touchée. — Elle parle des jours heureux passés à Tribschen. Heureux, ils l'étaient! Mais comme il est bien que les avoir quittés ne soit pas une séparation mais un acquis. Nous ne les vivons plus mais ils existent, nous ne les avons plus mais ils nous appartiennent! « Ce que nous nourrissons en nous croît, c'est une loi éternelle de la Nature »... ces paroles de Goethe au chancelier Müller, auquel il associe une théorie formelle contre l'insatisfaction, me viennent à l'esprit en m'apercevant de ce que depuis Tribschen je me suis efforcé de nourrir en moi et en vous, et avec quel succès. Quels chants as-tu lu dans l'Edda ? Dans la vie que tu mènes, le fragmentaire est très bon. Ceux qui connaissent l'Anneau n'ont pas besoin de l'Edda, mais ils la lisent d'autant mieux.

Ne veux-tu pas t'arranger pour m'écrire chaque jour quelques lignes ; aujourd'hui, il s'est,passé ceci ou cela, et les envoyer au bout de 3, 4 jours ? Je crois qu'on t'attaquerais moins, mais comme tu veux ou dois. Une lettre cohérente est plus agréable à écrire. Alors comme tu veux!

(Mercredi matin) « Alors, Lusch n'écrit pas à nouveau », dit Papa, et Maman : « elle devait être fatiguée après le bal du prince héritier et n'a peut-être pu écrire que le soir ». Hier, nous avions Wolzogen et Humperdinck ; ce dernier a joué une de ses compositions, mais de manière si hésitante que je n'ai pas remarqué grand-chose si ce n'est qu'elle me paraît fort schumannienne. Papa a ensuite chanté Le Seigneur Olaf et La Jeune Enfant de l'aubergiste. (2) C'était beau, et sinon c'était tout à fait familier et chrétien, malgré la tempête qui faisait rage dehors, et qui nous a ouvert les fenêtres dans la nuit, ce qui m'a valu un rêve où Egusquiza (3) se comportait de manière inconvenante à mon encontre, je m'éloignai et déclarai que je ne le reverrai jamais, sur quoi il

s'introduisait dans ma chambre (de la rue Casimir-Perrier*) tel un fantôme géant, assoiffé de vengeance, fouillant à travers les rideaux, ce qui me réveilla avec effroi.

(Jeudi matin). Je viens de recevoir un rapport de Ponsch sur le bal de Burchtorff où elle est allée avec Scheffer, elle s'est très bien amusée et a eu la sensation agréable d'avoir très bonne allure. Avec M^{lle} Ott je lui avais confectionné une robe vraiment charmante à l'aide du satin bleu de ma robe de chambre encre, avec sa broderie, et de la gaze bleu et rose avec de l'or. Je crois qu'elle devait être la plus mignonne. Mais elle a apporté la triste nouvelle qu'il n'y aurait pas de bal des officiers par manque de participation. Il lui faut donc se contenter des deux soirées. Nous avons passé la soirée sans Boni à bavarder à Wahnfried, après que j'eus passé une petite heure chez Mme Berr. Le doyen Caselmann m'a déclaré qu'il était très satisfait de Loldi et d'Eva, et que c'était pour lui un plaisir de les instruire. Papa m'a lu aujourd'hui son essai dans cabinet, il s'intitule : « Connais-toi toi-même » et traite de la question des

Jäger est allé à Munich pour une représentation comme invité et a également à ce sujet une multitude de problèmes. Rubinstein a rendu visite aujourd'hui à Joukowsky et s'est demandé pendant dix minutes s'il le remercierait pour le dessin, ce qu'il a fait ensuite. J'ai eu une très jolie lettre de Gobineau, mais qui devient de plus en plus illisible ! Je crois que cette relation est un gain, dont l'acquisition est uniquement destinée à nous rendre sensibles à sa perte prochaine. Ah! — — Assurément, mon enfant, la journée est un tout ! Tu te rappelles sans doute que Goethe dit que si l'on ne donne pas chaque soir une décharge complète à soi-même et à autrui, on ne peut s'en sortir. Hier, en faisant mes adieux, j'étais d'une humeur que je crois que tu connais : c'était comme si je désirais des parfums, une boisson, des ailes, qui saurait le dire ? Lorsque le champagne arrive, comme c'est parfois le cas, la répugnance est tout de suite là, ainsi qu'un sentiment impossible à satisfaire, le même qui pousse la plante vers la lumière, le désir ardent vers la mort... « Disparaissez, sombres voûtes d'en haut ! » (4) amollit les chaînes corporelles, mais cet état est d'une nature plus joyeuse et plus enthousiaste, et je crois que les natures qui le connaissent se laissent diviser en deux sortes : celles qui cherchent à le concrétiser à l'aide de vins, d'opiacés, de plaisirs de toutes sortes, et le dissipent ainsi, et celles qui le tiennent fermement et saintement pour le désir du monde, ce que nous voyons briller dans le regard de l'animal sauvage muet, ce qu'exhale le parfum de la plante, font de ce chaste enthousiasme leur religion secrète, et lui doivent l'extase flamboyante qui, en les aidant à surmonter la vie, [leur] apprend à aimer la vie ! Ainsi s'associent : « quoi qu'il en soit » et « nous nous y engageons ». Un désir ardent qui devient le point d'orgue de la vie, une dilatation intérieure voluptueuse, vagues après vagues, fermée sur elle-même, une mer. Sois maintenant pressée sur mon cœur avec toute la force de l'amour maternel, et voit comment tu viendras à bout de cette lettre pleine de fougue.

Si tu veux montrer ma lettre à Mimi, non seulement je n'y vois rien contre, mais je trouverais cela tout à fait appropriée à sa bonté à ton égard.

⁽¹⁾ La bonne des enfants à Tribschen.

⁽²⁾ Deux ballades de Carl Loewe (Löbejun, Saxe-Anhalt, 30 novembre 1796 - Kiel, 20 avril 1869).

⁽³⁾ Rogelio de Egusquiza (Santander, 20 juillet 1845 - Madrid, 10 février 1915), peintre espagnol. Il avait rencontré Wagner en 1879 et s'était lié d'amitié avec lui.

[De Bayreuth à Berlin, 10 février 1881]

En fait, nous sommes comme Pompée, nous sommes fatiguées, toi et moi, mon trésor ! En ce qui me concerne, cela vient d'une troisième mauvaise nuit que Papa a passée à cause de ses doigts enflammés. Mais comme à vrai dire il s'est levé de bonne humeur, je ne veux pas t'envoyer de lamentations mais toutes les pensées qui me sont venues à ton sujet. Premièrement, l'épisode avec le petit duc m'a encore divertie, c'est très charmant, et je comprends que cela te fasse plaisir. Deuxièmement, je me réjouis de la conscience que tu as de ton attitude, beaucoup; plus que toutes les jeunes filles que tu rencontres, tu es obligée de te tenir au-dessus des choses, car mis à part le fait que tu parais en compagnie de Mimi, qui à Berlin est tout à fait le point de mire*, ta situation et notre position (celle de Papa et la mienne) sont si particulières que tu dois, précisément comme il me fallut le faire dans ma jeunesse, veiller extrêmement sur toi. Les succès en sont d'autant plus flatteurs que si tu décomptes la majeure partie des paroles aimables que l'on t'adresse, qui reviennent à Mimi, la part restante demeure entièrement ta victoire personnelle. Et c'est une sensation agréable. Je me suis également rappelé ton « ce qu'on ne méprise pas, on finit par l'aimer », qui dans sa version ferait honneur à Busch, (1) et qui est bien hardi et profond! Une chose semble certaine, l'attirance est là : la fascination te réussira-t-elle ? Je crois que si tu y tiens, assurément ; et la phrase ci-dessus semble laisser entendre que tu pourrais y tenir! Je me réjouis aussi de ta connaissance de M^{le} von Plessen, Mimi m'a parlé d'elle, et Gabriela et Daniela donnent une jolie rime! Je joins un billet de Wolzogen (à déchirer car il est tout à fait séditieux et la prudence, tu le sais, est la meilleure part de la vaillance); puis une lettre de Joukowsky. — Nous lui avons rendu visite hier dans son atelier et cela semble avoir fait du bien au pauvre homme. — Boni me raconte à l'instant qu'elle ne s'est pas du tout divertie, qu'elle a à peine dansé, elle n'aurait pas été assez attentionnée envers Burchtorff. Elle dit qu'elle n'a pas eu les bonnes leçons que je lui ai donné en partage hier! — Papa était également là à l'instant et m'a dit : « Je vais lui écrire, à Lusch, une lettre particulière, mais ce n'est pas encore l'heure où je dois être père, je veux arriver à la marche dans la partition, et mes doigts m'ont retenu. » Aujourd'hui, le professeur de latin dîne chez nous ; et le soir, cercle. Hier, nous étions tous les deux et avons feuilleté les livres sur l'Inde. Avant-hier, whist avec Joukowsky, qui était triste. — Loldi a un zona, mais ce n'est rien, il faut juste qu'il ne sorte pas. — Le directeur Neumann (2) tient bon à Berlin, écrit-il, s'il abandonnait là il lui faudrait aussi laisser filer Londres. — Adieu, mon cher enfant... Fidi me faisait l'autre jour ton éloge et disait que tu lui racontais toujours si bien les choses, que tu ne le considérais pas comme trop petit! J'espère que nous aurons encore bientôt de tes nouvelles!

La citation de Busch est magnifique... mais les murs frugaux de Rosenfeld (3) et sa forme noblement conservée par Goethe encore plus!

Jeudi.

Fin à lire en premier.

Alors, comme je l'ai dit... une très jolie revanche, et très flatteur de l'avoir obtenu pour moitié par soimême. Mais c'est très aimable, aussi bien de la part de la princesse héritière que de l'impératrice — et remarque déjà comment le comte et Mimi ont fait cela! Je comprends qu'il te fallait une robe et une belle encore, quand je t'aurai de nouveau, tu me raconteras sans doute quel air tu avais dans les différentes occasions. Rien d'autre au sujet de tes lettres ; elles sont magnifiques et nous voyons tout, de Rosenfeld jusqu'au coq de la girouette, dont je veux me souvenir. Si tu écris à Rosa au sujet de sa lettre, alors seulement deux lignes de félicitations. Joukowsky est si triste de ne pas avoir le droit de t'écrire que je ressens la faiblesse de le lui permettre. Je vois Mme H. et j'ai souvent rencontré ces visages envieux, bien que je n'aie pas du tout été « envieuse », mais je crois que beaucoup nous envient notre gentille petite paille dans l'œil. Comme j'aurai aimé voir les Watteau avec toi! X. explique-telle bien? — Ne pourrais-tu pas proposer à la lecture une des Nouvelles asiatiques* ? (4) Je pense que vous intéresseriez le comte. La comtesse La Tour écrit une carte en se plaignant d'une *Matinée Musicale** qu'il lui faut donner! Rendant peut-être autant hommage que Kathi à la saucisse et aux dattes, mais elle écrit avec drôlerie de la bouche en cœur* qu'elle fait depuis trois jours, où elle invite, et de ses lampes et de ses gâteaux. — Georg me montre sa balance et, petite coquine, il m'a fallu payer une amende pour ta lettre. Mais ce genre de remarque est toujours très utile. Franz Muncker a écrit un très joli article sur Amadis (5) dans l'Allgemeine Zeitung, que j'envoie maintenant à Gobineau. Au sujet de Boni, j'ai déjà entendu dire que, « les toilettes somptueuses mises à part », elle était la plus jolie des jeunes filles. Pourquoi cela m'est-il agréable à entendre alors que jeune fille je trouvais la plus belle la soirée où l'on ne m'avait pas observée! Bien sûr, j'étais alors aussi contente lorsqu'on admirait Blandine. Maintenant, après avoir répondu à ta chère lettre, je passe au journal, afin que tu apprenne « tout ce que je dois savoir », tout! (6) Et joins un baiser et une profonde bénédiction pour conclure.

⁽¹⁾ Wilhelm Busch (Wiedensahl, Hanovre, 15 avril 1832 - Mechtshausen, Brunswick, 9 janvier 1908), humoriste, dessinateur, peintre et poète.

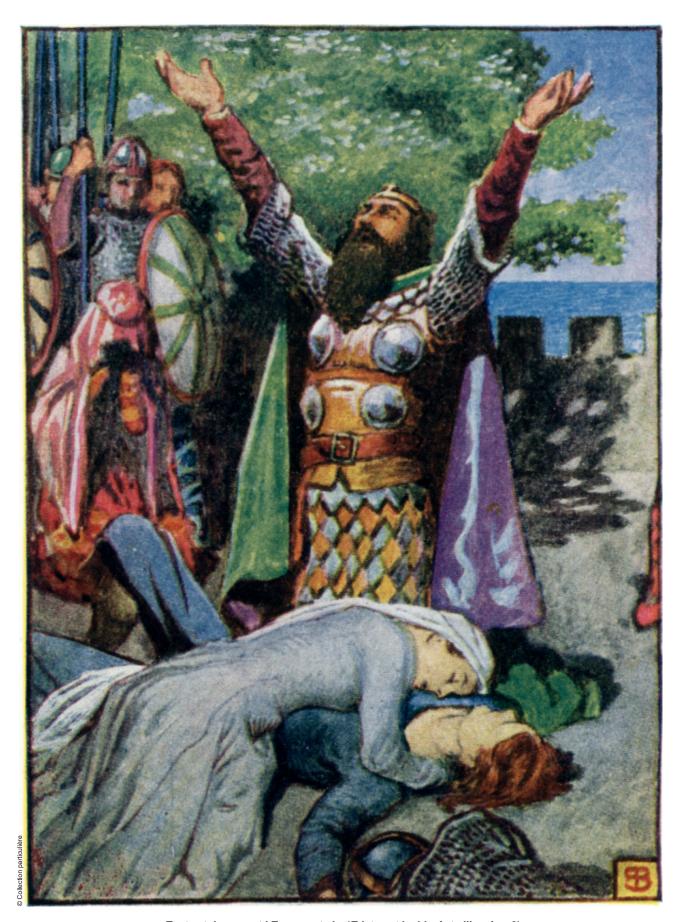
⁽²⁾ Angelo Neumann (Stampfen, auj. Slovaquie, 18 août 1838 - Prague, 20 décembre 1910), baryton et directeur d'opéra. Après avoir donné, à Leipzig, en avril 1878, la première représentation de *L'Anneau* complet en dehors de Bayreuth, il organisait alors de nouvelles représentations pour la création berlinoise.

⁽³⁾ Coiffeur de Berlin.

⁽⁴⁾ Nouvelles asiatiques, recueil d'Arthur de Gobineau, paru en 1876.

⁽⁵⁾ Amadis, poème d'Arthur de Gobineau, également paru en 1876.

⁽⁶⁾ Est-ce une allusion à la réplique d'Eisenstein à l'acte III de *La Chauve-Souris* de Johann Strauss, créée en1873 ?



« Tout est donc mort ! Tous morts ! » (*Tristan et Isolde*, Acte III, scène 3). Illustration de Byam Shaw (1872 - 1919).